348

3 1761 08266215 6

PQ
2275
H22T7
1887

# LES
# TROIS CHAPEAUX

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 31 août 1871.

A

M. ÉDOUARD DELVIL.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

LES

# TROIS CHAPEAUX

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ALFRED HENNEQUIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

## PERSONNAGES [1]

| | |
|---|---|
| EDGARD DUPRAILLON | MM. DELANNOY. |
| EUGENE SYLVESTRE | PARADE. |
| ADOLPHE TÉMIDART | WALTER. |
| PAUL D'HERVEY | DORIA. |
| BAPTISTE | SAINT GERMAIN |
| ISABELLE | Mmes BERTON. |
| LUCIE | MORAND. |
| ANNETTE | NORDMANN. |

---

NOTA. — Pour la mise en scene, s'adresser à M. Augustin VIZENTINI, directeur de la scène du théâtre du Vaudeville.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY AUG 18 1970

10 2275 H22T7 1887

1. Les personnages de cette pièce, jouée à Bruxelles, au théâtre des Galeries Saint-Hubert, le 1er mars 1874, étaient représentés par MM. Boisselot, Fraisant, Michel, Depay, Munié, et Mmes Holbé, Rolland et Charlotte

# LES TROIS CHAPEAUX

## ACTE PREMIER

Un salon. — Porte au fond, à gauche, donnant sur le corridor. — Porte au fond, à droite, donnant dans la salle à manger. — Entre ces deux portes, une cheminée. — Portes à droite deuxième et troisième plans. — Porte à gauche, deuxième plan. — Fenêtre à gauche, deuxième plan. — Une causeuse et un guéridon, sur le devant. — Une table-bureau sur le devant, à gauche. — Fauteuils, chaises, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la scène est vide. Il fait obscur. Dupraillon entr'ouvre la porte du fond, à gauche, et entre avec précaution après s'être assuré qu'il n'y a personne. Il a un pardessus dont le col est relevé, il secoue son chapeau qui est ruisselant de pluie. Il traverse la scène sur la pointe des pieds et entre dans sa chambre à droite, troisième plan. — Un instant après, Adolphe entre par la même porte. — Même jeu que Dupraillon. Il tient ses bottes à la main et disparaît par la porte de gauche, deuxième plan.

BAPTISTE, puis ANNETTE.

BAPTISTE, entrant par la porte de droite, deuxième plan. Il est en costume de matin, plumeau sous le bras. Bâillant et s'étirant.

Aôo ! j'ai bien dormi. (S'approchant de la pendule.) Comment, il n'est que sept heures ! C'est bête, ça, d'avoir des horloges qui

avancent; la mienne marquait huit heures! Si j'allais me recoucher.. Ah! mais, j'y pense... monsieur a là de bons cigares, et... Seulement, il faut les connaître. Ainsi, il y a d'abord ceux qu'il fume, ce sont les meilleurs; puis, ceux qu'il offre à ses amis, c'est moins bon; et enfin ceux qu'il réserve à son beau-père .. oh! ceux-là... (Il fait la grimace.) Moi, qui ne suis ni ami ni parent de monsieur (Il prend un cigare.), il est tout naturel que je prenne les siens! (Il coupe le bout du cigare et prend une allumette.) Il faut avouer qu'on est bien dans cette maison... Bon lit... bonne nourriture... gentille soubrette... Oh! ce n'est pas que... non!... mais j'aime à être entouré de jolies femmes, moi. (Il allume son cigare.) Bons cigares! Des égards, je dirais même de l'affection... Il est vrai que je suis le filleul de monsieur Duprail-lon! Et puis, tout le monde est vertueux ici... et j'aime ça, moi. Ainsi, madame et mademoiselle sont parties depuis hier matin pour Creil où elles ont une tante malade... Eh bien, je mettrais ma main au feu que depuis onze heures monsieur est là à dormir bien tranquillement, et qu'il dort encore; et monsieur Adolphe aussi, le jeune homme qui a sauvé monsieur en chemin de fer et que monsieur a ramené chez lui.

ANNETTE, entrant par la droite, à elle-même.

Personne ne doit être levé, et je vais chercher le *Figaro* pour y lire le joli feuilleton qu'il publie...

BAPTISTE, l'apercevant.

Mademoiselle Annette!...

ANNETTE.

Tiens... monsieur Baptiste!

BAPTISTE.

Quel heureux hasard!

ANNETTE.

N'est-ce pas?

BAPTISTE, à part.

M'aurait-elle entendu descendre et viendrait-elle pour moi? (Haut.) Que vous êtes fraîche ce matin, mademoiselle Annette! Serais-je indiscret en vous demandant qui vous cherchiez ici?

ANNETTE.

Mais, je ne cherche personne, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Personne?...

ANNETTE.

Mais non... personne.

BAPTISTE, à part.

Elle n'avouera pas... Mais c'est bien pour moi qu'elle était descendue... Pauvre fille, comment lui dire qu'une autre femme est installée dans mon cœur, et que son amour est sans espoir!

ANNETTE, à part.

Il va me faire une déclaration!

BAPTISTE, à part.

Allons!... soyons honnête homme avant tout, et brisons-lui le cœur!... (S'avançant et haut.) Mademoiselle!...

ANNETTE.

Monsieur!... (A part.) Que c'est drôle un homme qui va faire une déclaration!

BAPTISTE.

Les mystères du cœur sont impénétrables...

ANNETTE.

Oh! oui, monsieur Baptiste...

VOIX DE DUPRAILLON.

« Baptiste! »

BAPTISTE.

Comment, monsieur est déjà réveillé!... qu'est-ce que cela signifie?

ANNETTE, se sauvant par le fond.

Ah! mon Dieu, je me sauve!

BAPTISTE crache sur son cigare qu'il met dans sa poche. Il ouvre la fenêtre et chasse la fumée avec son plumeau.

On y va, monsieur, on y va!

## SCÈNE II

BAPTISTE, DUPRAILLON, un chapeau à la main qu'il tient derrière lui. — Il est en robe de chambre.

DUPRAILLON.

Eh bien, que fais-tu donc là, toi?

BAPTISTE.

Je... je prenais la poussière, monsieur.

DUPRAILLON.

Au vol?

BAPTISTE.

Oui, monsieur, au... (A part.) Sapristi, le cigare qui n'est pas éteint!

Il tourne le dos à Dupraillon et crache de nouveau sur son cigare.

DUPRAILLON.

Monsieur Adolphe n'est pas encore levé?

BAPTISTE.

Oh! monsieur, à cette heure-ci!

DUPRAILLON.

Va le réveiller, et prie-le de venir ici... je dois lui parler à l'instant.

BAPTISTE.

Je me permettrai de faire observer à monsieur que monsieur Adolphe aime à faire la grasse matinée.

DUPRAILLON.

Il la fera double demain... Voyons, va vite.

BAPTISTE.

Bien, monsieur! (A part.) Il est de mauvaise humeur, monsieur, il aura eu le cauchemar cette nuit.

Il entre chez Adolphe.

DUPRAILLON.

Ma femme peut revenir par le premier train... Il n'y a pas un instant à perdre pour me débarrasser de ce chapeau de Damoclès. (Il le pose sur le bureau.) Voyons, écrivons d'abord à son propriétaire. (Écrivant.) Monsieur, j'ai été un peu vif cette nuit.

BAPTISTE, sortant de chez Adolphe.

Monsieur Adolphe va venir, monsieur... Le temps de pouvoir se présenter devant monsieur dans un costume convenable.

DUPRAILLON.

C'est bien.

BAPTISTE.

Il n'était pas content, monsieur Adolphe! (L'imitant.) « Comment, besoin de moi... à sept heures du matin... On ne peut donc plus achever tranquillement son premier somme! » Mâtin, il le fait long, son premier somme!

DUPRAILLON, qui a fini et relu sa lettre, à lui-même.

C'est cela, des excuses... mais des excuses dignes. (Mettant

l'adresse.) A monsieur Durand, en ville. (A Baptiste.) Il n'est venu personne pour moi?

BAPTISTE.

Non, monsieur, non... (Le regardant.) Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur?

DUPRAILLON.

Quoi

BAPTISTE.

Vous avez la figure toute défaite!

DUPRAILLON.

Vraiment! (A part.) Ce n'est pas étonnant, après une pareille nuit!

BAPTISTE.

C'est-à-dire que si je ne connaissais pas monsieur, je dirais qu'il a profité de l'absence de madame pour faire la noce.

DUPRAILLON.

Monsieur Baptiste!

BAPTISTE.

Non... je dis: « Je dirais », mais... je ne dis pas.

DUPRAILLON.

A la bonne heure! (A part.) Ce Baptiste est parfois d'une familiarité... Il est vrai que je suis son parrain... mais il est bon de le remettre quelquefois à sa place. (A Baptiste, voyant la fenêtre ouverte.) Ah çà! es-tu fou de laisser cette fenêtre ouverte!

BAPTISTE.

Pardon, monsieur; c'était pour la fumée (Se reprenant.) du poêle, monsieur, du poêle!

DUPRAILLON.

Va me chercher mon bonnet grec.

BAPTISTE.

Bien, monsieur.

Il entre chez Dupraillon.

DUPRAILLON, allant à la glace.

Il a raison, ma foi... j'ai bien la plus mauvaise mine... Pourvu que ma femme...

BAPTISTE, entrant.

Voici votre bonnet, monsieur. (Riant bêtement.) Hé... hé...

DUPRAILLON.

Qu'est-ce qui te fait rire?

BAPTISTE.

Monsieur a voulu dissimuler avec moi... mais j'avais bien dit... monsieur a profité de l'absence de madame pour...

DUPRAILLON.

Encore!

BAPTISTE.

Le lit de monsieur n'est pas défait!

DUPRAILLON, à part.

Maladroit! (Haut.) Parbleu, j'ai souffert toute la nuit d'une rage de dents.

BAPTISTE.

Alors il a plu dans la chambre de monsieur, car les effets de monsieur sont tout fraîchement mouillés!

DUPRAILLON, à part.

Je suis pris.

BAPTISTE.

Oh! monsieur, c'est bien mal: tromper ainsi madame, une si belle femme...

DUPRAILLON.

Qu'est-ce que c'est? (A part.) Eh, parbleu... suis-je assez naïf! (Lui donnant un louis.) Tenez, voilà qui vous rappellera que le silence est d'or!

BAPTISTE, mettant la pièce en poche.

Gardez votre argent, monsieur... Je vous blâme, mais je ne dirai rien à madame... Les hommes doivent se soutenir entre eux!

DUPRAILLON.

C'est bien!

BAPTISTE.

Oui, monsieur... les...

DUPRAILLON.

Assez, vous dis-je... ou je vous chasse.

BAPTISTE.

Je me tais. (A part.) Comme voilà bien le monde... C'est le maître qui fait les bêtises, et c'est le pauvre domestique qui reçoit la bourre. (Haut.) Ah! voici monsieur Adolphe!

## SCÈNE III

LES MÊMES, ADOLPHE.

DUPRAILLON.

Enfin! (Allant à Adolphe.) Arrivez vite, mon ami, arrivez vite. J'ai un grand service à vous demander!

ADOLPHE, à part.

Parbleu, je me doute bien que ce n'est pas pour m'en rendre un qu'il me réveille à sept heures.

DUPRAILLON.

Mais avant tout, mon jeune ami... (S'apercevant que Baptiste écoute.) Monsieur Baptiste, allez donc voir ce qui se passe dans l'office.

BAPTISTE.

Pardon, monsieur... mais je croyais qu'étant maintenant le confident de monsieur... (A part, en s'en allant.) Heureusement j'ai l'oreille fine!

Il sort.

## SCÈNE IV

DUPRAILLON, ADOLPHE.

DUPRAILLON.

Asseyons-nous et écoutez-moi!

ADOLPHE, à part, étouffant un bâillement.

Ça va être gai!...

Ils s'asseyent sur la causeuse.

DUPRAILLON.

Adolphe, nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre... Vous m'avez sauvé la vie, et je ne l'oublierai jamais.

ADOLPHE.

Ne parlons plus de cela, je vous en prie!

DUPRAILLON.

Mais, comme noblesse, reconnaissance oblige, et je me croi-

rais coupable si je vous ménageais les marques de ma confiance, et si je chargeais un autre que vous de la délicate mission dont je vais vous entretenir. (Lui prenant les mains) Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, mon ami... Vous êtes heureusement de ces natures d'élite auxquelles nulle délicatesse n'échappe.

ADOLPHE.

Je comprends cela. (Lui serrant la main.) Merci. (A part.) Depuis que je lui ai sauvé la vie, c'est tous les jours des corvées nouvelles...

DUPRAILLON, après avoir regardé autour de lui.

Mon ami, cette nuit j'ai déraillé!

ADOLPHE.

Vous avez été en chemin de fer?

DUPRAILLON, à lui-même.

Adorable naïveté! (Haut.) Hélas! non, c'est sur le chemin de la vertu que j'ai déraillé?

ADOLPHE, vivement, et se rapprochant.

Vous! Ah bah! Racontez-moi donc ça... avec des détails.

DUPRAILLON.

Vous savez que je dînais hier chez Clerbois... mon meilleur ami... après vous. Il a une si bonne cave! Aussi, je l'aime beaucoup... Clerbois... et sa cave aussi! En sortant de chez lui, où le dîner s'était prolongé assez tard, j'étais un peu... vous comprenez?

ADOLPHE, avec un geste.

Oui... un peu.

DUPRAILLON.

C'est cela. (A part.) Il est très-intelligent. (Haut.) Je descendais les Champs-Elysées tout en sifflotant, quand je vois s'approcher de moi la plus ravissante créature, qui me dit d'un air tout embarrassé : Mon Dieu, monsieur, vous me paraissez si honnête et si bon, que je prends la liberté de m'adresser à vous pour vous demander un service.

ADOLPHE.

Est-ce que vous lui aviez sauvé la vie, qu'elle...?

DUPRAILLON.

Comment...

ADOLPHE.

Non, je veux dire.. s'agissait-il de lui sauver la vie?

DUPRAILLON.

Du tout! Cette pauvre enfant s'était simplement égarée, et me priait de lui indiquer son chemin. Ma foi, je sentais le besoin de

respirer un peu l'air, et comme il était assez difficile de lui expliquer son itinéraire (elle demeurait, m'avait-elle dit, rue Lafayette), je lui offris de la conduire moi-même jusque-là.

ADOLPHE.

Et elle accepta?

DUPRAILLON.

Après beaucoup d'hésitation... Au bout de cinq minutes, la glace était rompue, nous étions les meilleurs amis du monde, et comme nous passions devant chez Brébant, l'idée me vint de lui demander si elle avait soupé, et si elle n'accepterait pas... Elle me répondit : Non!

ADOLPHE.

Elle refusa?

DUPRAILLON.

Elle me répondit : Non, je n'ai pas soupé!

ADOLPHE.

Elle accepta, alors?

DUPRAILLON, après un temps.

Après beaucoup d'hésitation.

ADOLPHE, lui tapant sur le ventre.

Eh! eh!...

DUPRAILLON, se défendant faiblement, et se levant.

Mais du tout, du tout... C'est une honnête fille... Elle m'a raconté toute son existence... A-t-elle eu assez de malheurs!... Elle devait même se marier il y a un an. Enfin nous étions là à bavarder... même qu'elle m'a demandé mon nom et que je lui ai donné le tien, pour ne pas me compromettre...

ADOLPHE.

Eh bien, dites donc... livrer mon nom en pâture à des filles légères!...

DUPRAILLON.

M'as-tu sauvé la vie, oui ou non?... Oui!... Alors je peux bien prendre ton nom!... Bref, nous étions là à bavarder, quand vers cinq heures du matin...

ADOLPHE.

Elles étaient longues, vos histoires!...

DUPRAILLON.

Au moment où nous sortions, elle se sent prise d'une indisposition subite et s'évanouit.

ADOLPHE.

Le champagne?...

DUPRAILLON.

Sans doute... Désolé de la voir dans cet état, je me précipite pour aller chercher un médecin, quand... patatras! je manque du pied la dernière marche de l'escalier, et je vais donner tête baissée dans un groupe de messieurs qui discutaient sur le boulevard, à l'entrée du restaurant... « Ivrogne!... » dit l'un d'eux en me repoussant. Je perds l'équilibre... mon chapeau tombe... je fais comme mon chapeau. . Furieux, je me relève, et, d'un mouvement brusque, je jette le sien par terre!

ADOLPHE.

Ah! bigre! c'est une insulte, ça!

DUPRAILLON.

Il se précipite sur moi... une lutte s'engage... et la scène dégénérait en pugilat, quand j'entends crier : « La police! »

ADOLPHE.

On vous arrête?...

DUPRAILLON.

Oh! non... par exemple!

ADOLPHE, à part.

Quel dommage!

DUPRAILLON.

Ce mot m'avait dégrisé, et, en moins d'une seconde, j'avais ramassé mon chapeau et j'étais déjà loin!... Mais jugez de mon malheur... c'est le chapeau de mon adversaire que j'avais pris!

ADOLPHE.

Tant mieux pour vous, s'il est plus neuf que le vôtre!

DUPRAILLON.

Mais, malheureux, tu sais bien que depuis qu'on m'en a chipé deux je colle ma carte au fond de mes chapeaux. Ce monsieur connaît donc mon nom, mon adresse... Il est capable de venir me demander raison de mon insulte... Ma femme apprend tout, et l'aventure devient tragique! Eh bien... c'est ce qu'il faut éviter à tout prix!

ADOLPHE.

Que faire?

DUPRAILLON.

Une seule chose . aller au devant de cette visite... Et c'est ici, mon cher ami, que je vais avoir à mettre votre obligeance à

contribution. Il y un nom au fond du chapeau de ce monsieur!

ADOLPHE.

Alors, rien de plus facile...

DUPRAILLON.

Malheureusement, c'est un nom fort répandu : Durand... Et pas d'autre indication! Vous allez donc acheter l'almanach des vingt-cinq mille adresses, et, muni du chapeau et de cette lettre d'ex... plications, vous passerez chez tous les Durand de Paris occupant une certaine position sociale, et...

ADOLPHE. (Pauvre ami!)

Ah! très-bien! ah! très-bien! Eh bien, elle est jolie votre commission... Et vous vous figurez que je vais...

DUPRAILLON.

Voyons, vous ne pouvez pas me refuser cela... à moi que vous avez sauvé... mon jeune ami... mon cher Adolphe!

ADOLPHE.

Comment, je ne peux pas...

DUPRAILLON.

Vous ne m'aurez pas arraché à une mort certaine pour me replonger dans un abîme de catastrophes.

ADOLPHE.

Permettez...

DUPRAILLON.

Vous ne m'aurez pas soustrait à la carbonisation...

ADOLPHE.

Mais, sacrebleu...

DUPRAILLON.

Il ne fallait pas me sauver, alors!

ADOLPHE.

Ah! vous avez mille fois raison!

DUPRAILLON.

Tu vois bien... quand tu laisses parler ton cœur... Mais sois tranquille, va, je ne serai pas ingrat; la reconnaissance a germé dans mon âme, et je te ménage une surprise!

ADOLPHE.

Une surprise?

DUPRAILLON, regardant Adolphe et à lui-même.

Pauvre garçon... il me croit aveugle; comme si je ne m'étais

pas aperçu qu'il adore ma fille... Mais il est si discret, si timide... Ah! comme il la rendra heureuse!

Il regarde Adolphe avec tendresse.

ADOLPHE, se reculant avec inquiétude et à part.

On dirait qu'il veut m'embrasser.

DUPRAILLON.

Tu l'auras, te dis-je... je te la donnerai.

ADOLPHE.

Quoi?...

DUPRAILLON.

Cher ami! allons... c'est convenu. Voici la lettre, le chapeau. Je vais changer de toilette, pendant ce temps-là va chercher l'almanach!

Il entre dans sa chambre.

## SCÈNE V

ADOLPHE, seul.

Eh bien, voilà trois mois que ça dure! oui, trois mois... C'était le vingt-cinq juin, jour néfaste! J'arrivais à Paris... pour m'amuser... comme ça m'a réussi!... quand j'eus le malheur d'éteindre en chemin de fer un incendie qu'il avait allumé. Et le voilà qui s'accroche à moi... qui m'emmène chez lui... me fait son bien... sa chose. Il n'est pas de corvées qu'il ne m'impose... sous prétexte de reconnaissance! Et encore si j'étais seul à pâtir de tout cela... Mais il y a Amélie... Mélie, comme je l'appelle dans l'intimité... ma gentille petite gantière de la rue de Trévise. La pauvre fille en est malade depuis quelques jours... Elle gémit, elle se plaint que je la néglige; je parie qu'elle me croit infidèle! Hier soir elle était même tellement souffrante que je n'ai pas eu le courage de la quitter, et que je ne suis rentré que ce matin, en ôtant mes bottes de peur de le réveiller... Ah! sacrebleu! j'aimerais mieux être au bagne... au moins Dupraillon n'y est pas!

## SCÈNE VI

ADOLPHE, DUPRAILLON, puis BAPTISTE

DUPRAILLON.

Comment... comment... vous êtes encore là! mais vous n'y

pensez pas, mon ami, nous sommes sur un volcan, ma femme peut arriver d'un instant à l'autre... et monsieur Durand aussi! franchement ce n'est pas gentil ça...

ADOLPHE.

Mais, monsieur Dupraillon!

DUPRAILLON.

Voyons, voyons, dépêchons.

Il pousse Adolphe vers la porte du fond.

ADOLPHE.

Au moins me laisserez-vous le temps de mettre un pardessus... Je n'ai pas envie de m'enrhumer.

Il dépose sur le bureau le chapeau que Dupraillon lui a mis entre les mains.

DUPRAILLON.

Soit, mais vite, mon bon ami, vous êtes d'une lenteur... (Adolphe sort. — A lui-même.) j'ai vu le moment où il me refusait .. serait-il ingrat? (Criant.) Dépêchez-vous. (A lui-même.) Un garçon que j'ai sauvé!... qui m'a sauvé, veux-je dire... mais enfin tout autre à sa place en eût fait autant. (Criant.) N'êtes-vous pas encore prêt? (A lui.) Et je lui donne, me semble-t-il, assez de témoignages de ma reconnaissance pour qu'il puisse bien...

ADOLPHE, sortant.

Me voilà!

DUPRAILLON.

Enfin!

BAPTISTE, entrant en courant.

Monsieur, monsieur.., une voiture vient de s'arrêter devant la maison... je crois que c'est madame!

DUPRAILLON.

Partez vite... vous avez la lettre... (Voyant le chapeau qu'Adolphe tient à la main.) Le chapeau. (Retenant Adolphe qui veut sortir.) Pas par là, malheureux! vous la rencontreriez! L'escalier de service... N'oubliez pas l'almanach... chez le libraire d'en face... j'ai un compte ouvert... et allez le plus vite possible!

Adolphe sort.

## SCÈNE VII

BAPTISTE, DUPRAILLON, puis ISABELLE et LUCIE.

DUPRAILLON, s'asseyant.

Ouf!

Il ouvre un journal.

BAPTISTE, rangeant, à part.

J'ai tout entendu ! c'est bien fait ! (Voyant entrer Isabelle et Lucie.) Voici madame.

DUPRAILLON.

Comment ! c'est déjà vous, ma chère amie.

Il l'embrasse.

LUCIE.

Bonjour, père !

DUPRAILLON

Bonjour, fillette !

ISABELLE.

Tenez, Baptiste, débarrassez-nous de ces paquets. (Elle les donne à Baptiste.) Je croyais vous trouver encore au lit, Edgard !

BAPTISTE.

Au lit, monsieur, quand madame doit rentrer... Ah ! vous ne le connaissez pas, monsieur est depuis sept heures sur pied à attendre madame.

DUPRAILLON.

Baptiste !... (Bas.) Tais-toi donc, animal !

BAPTISTE, bas.

Laissez-moi faire... je détourne les soupçons ! (Haut.) On peut sans doute bien dire à madame que quand elle n'est pas là monsieur est malheureux et ne sait pas dormir... Voyez plutôt sa figure !

ISABELLE.

C'est vrai... qu'avez-vous donc, mon ami ?

LUCIE.

Seriez-vous indisposé, papa ?

BAPTISTE.

Mais non.. c'est le chagrin... la solitude ; n'est-ce pas, monsieur ?

DUPRAILLON.

En effet, je... (Bas à Baptiste.) Tu me le payeras, coquin.

ISABELLE.

Edgard, vous n'êtes pas raisonnable... Vous saviez bien que mon absence ne devait durer qu'un jour.

BAPTISTE, à part.

Eh ! parbleu... c'est justement pour ça ! Comment peut-on tromper une si belle femme !

Il sort.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins BAPTISTE.

DUPRAILLON, à part.

Dieu! s'il n'était pas mon filleul!

ISABELLE.

Vraiment, Edgard, vous m'inquiétez... vous paraissez si agité... si...

DUPRAILLON.

En effet, je me sens un peu... indisposé.

ISABELLE.

Il faudra consulter le médecin, mon ami.

DUPRAILLON.

Cela passera, sans doute,.. Mais, à propos, vous ne m'avez pas dit comment allait votre tante.

ISABELLE.

Elle va mieux, mais je suis encore bien inquiète...

DUPRAILLON, sans l'écouter.

Allons tant mieux... tant mieux !

LUCIE, bas à Isabelle.

Maman, si vous voulez lui parler de monsieur Paul, je m'en irai!

ISABELLE.

Dans un instant, mon enfant.

LUCIE.

Mais il doit venir ce matin, et papa ne le connaît pas encore...

ISABELLE.

Dans un instant, te dis-je.. (Lucie va s'asseoir avec humeur.) Dites-moi donc, Edgard, vous ne connaissez pas un M. Durand!

DUPRAILLON.

Durand! (A part.) Ah! mon Dieu, saurait-elle?

ISABELLE.

Oui... Eugène Durand.

DUPRAILLON.

Eugène Durand? (A part.) Il s'appelle Eugène, le lâche! (Haut et balbutiant.) Non, je ne... crois pas... je ne me...

ISABELLE.

C'est un poëte de grand talent... je suis sûr qu'il fait partie de votre cercle; tous les hommes de lettres en sont!

DUPRAILLON.

De mon... en effet... oui... je crois me souvenir... Mais à quel propos?

ISABELLE.

Figurez-vous qu'en partant ce matin de Creil, j'avais oublié d'acheter un livre (vous savez que j'aime à lire en chemin de fer), et comme j'en témoignais mes regrets à Lucie, un de nos compagnons de voyage eut l'obligeance de m'en prêter un... C'était un recueil de poésies d'Eugène Durand!

DUPRAILLON, à part.

Je respire.

LUCIE, à part.

Bien! des poésies... au lieu de lui parler de M. Paul.

ISABELLE.

Je brûle d'achever ce délicieux volume. Où est donc monsieur Adolphe, que je l'envoie me le chercher?

DUPRAILLON.

Adolphe? Tiens, c'est vrai, où est-il? Ah! j'oubliais... Il est sorti!

ISABELLE.

Déjà!

DUPRAILLON.

Oui... il est allé faire... une petite course.

ISABELLE, voyant entrer Adolphe.

Justement, le voici!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, ADOLPHE, entrant essoufflé et portant l'almanach sous le bras, puis BAPTISTE.

DUPRAILLON, étonné.

Ah bah! aurait-il déjà trouvé?

ADOLPHE, très-vite.

Bonjour madame, mademoiselle. Votre voyage s'est bien passé?... Enchanté. (A Dupraillon, bas.) Suis-je assez étourneau! je l'ai oublié.

DUPRAILLON, bas.

Quoi?

ADOLPHE.

Le chapeau!

DUPRAILLON.

Où donc?

ADOLPHE.

Ici, je crois!

ISABELLE, apercevant le chapeau.

Tiens... Durand... quel est ce chapeau?

ADOLPHE, bas à Dupraillon.

C'est lui!

DUPRAILLON, bas à Adolphe.

Prenez-le!

ADOLPHE, s'avançant.

Oui, je sais, c'est...

ISABELLE.

Durand... que signifie?

BAPTISTE, qui vient de rentrer, à part.

Allons, bon!

ISABELLE, à Dupraillon.

Ah çà! comment se fait-il?...

DUPRAILLON, à part.

Que dire?... (Haut.) Mon Dieu, ma chère amie... il y a comme ça de bizarres coïncidences. (A Adolphe.) Aidez-moi!

ADOLPHE.

Mais je ne sais...

BAPTISTE, bas.

Dites comme moi. Je vais vous sauver. (Haut et vite.) C'est tout simple, madame. Monsieur, en sortant hier de son cercle, a pris par erreur le chapeau d'un monsieur Durand. Comme ce monsieur a dû probablement emprunter le chapeau de monsieur pour rentrer chez lui, monsieur Adolphe allait, de la part de monsieur, présenter des excuses à monsieur Durand et lui reporter son chapeau contre la restitution du chapeau de monsieur... Voilà!...

DUPRAILLON.

Voilà!

ADOLPHE.

Voilà!

ISABELLE.

C'est tout simple, en effet; pourquoi ne me le disiez-vous pas?

DUPRAILLON.

J'allais vous le dire, chère amie... (Bas à Baptiste.) Tu auras deux louis de gratification... Non, un! c'est assez...

ISABELLE, le chapeau à la main.

Et dire que ce chapeau appartient peut-être à l'auteur de ces délicieuses poésies!

ADOLPHE, bas à Dupraillon.

Savez-vous combien il y a de Durand à Paris?... 289.

DUPRAILLON.

289...

ISABELLE.

Où demeure-t-il donc ce monsieur Durand?

DUPRAILLON, répétant machinalement.

289.

ISABELLE.

Quelle rue?

DUPRAILLON.

Comment, quelle rue?

ISABELLE.

Oui, je vous demande où demeure monsieur Durand?

ADOLPHE, étourdiment.

Ah! si je le savais...

ISABELLE, étonnée.

Comment si vous le saviez! Où donc reportez-vous ce chapeau alors?

ADOLPHE, embarrassé, bas à Dupraillon.

Aidez-moi donc!

BAPTISTE.

Monsieur Adolphe va d'abord au cercle où on lui indiquera l'adresse de monsieur Durand!

ISABELLE.

C'est juste.

ADOLPHE, bas à Baptiste.

Merci! mais je l'aurais bien trouvé tout seul.

ISABELLE, à Adolphe.

Monsieur Adolphe, tâchez donc de vous informer adroitement si ce monsieur Durand n'est pas l'auteur de...

DUPRAILLON, impatienté.

Ma chère amie, vous oubliez sans doute que ce monsieur attend... et que...

ISABELLE.

Vous avez raison. (Elle donne le chapeau.) Allez vite, monsieur Adolphe!

ADOLPHE.

Soyez tranquille, madame! (A part.) Ah! si jamais l'on m'y reprend à sauver les gens!

Il sort.

LUCIE, bas.

Maintenant, maman, j'espère que...

ISABELLE.

Oui, ma petite impatiente!

DUPRAILLON, à lui.

Enfin, il est parti!

ADOLPHE, rentrant comme un ouragan.

J'ai oublié l'almanach!

DUPRAILLON.

C'est trop fort!

ISABELLE.

Quel almanach?

ADOLPHE, l'apercevant.

Ah! le voilà!

ISABELLE, étonnée.

Un Bottin?

DUPRAILLON, bas à Adolphe.

Où avez-vous donc la tête? vous ne faites que des bêtises aujourd'hui.

ISABELLE.

Et vous sortez avec?...

DUPRAILLON.

Certainement... Adolphe lit ça en voiture pour s'amuser.

ISABELLE.

Par exemple!

DUPRAILLON, allant le prendre.

C'est très-instructif, pour un provincial. (A Adolphe.) Partirez-vous? vous voulez donc me faire mourir?

ADOLPHE.

C'est que je n'ai pas déjeuné!

DUPRAILLON, à lui-même.

Il pense à manger! (Bas.) Vous achèterez un petit pain en route, vous me devez bien cela!

ADOLPHE.

Comment?

DUPRAILLON.

Allons, allons, traînard, dépêchez-vous donc!

Adolphe sort, poussé par Dupraillon.

## SCÈNE X

ISABELLE, LUCIE, DUPRAILLON, puis BAPTISTE.

ISABELLE.

Décidément mon mari a quelque chose!

DUPRAILLON, redescendant, à part.

Cette fois, il est bien parti. C'est un bon enfant... mais une cervelle!...

ISABELLE.

Edgard!...

DUPRAILLON.

Isabelle?...

ISABELLE.

Avez-vous déjà réfléchi que Lucie a près de vingt ans et qu'il serait bientôt temps de songer à la marier?

DUPRAILLON.

Tiens!... cette coïncidence!... j'allais précisément te dire la même chose!

LUCIE, bas à sa mère.

Ah! maman, ça ira tout seul!

ISABELLE.

Et à ce sujet... nous avons une petite confidence à vous faire,

DUPRAILLON.

Voyons ça. (A part.) Je les vois venir... Adolphe aura parlé... Ils me croient tous aveugle, ma parole!...

ISABELLE.

Le cœur de notre fille a parlé, Edgard.

DUPRAILLON.

Oh! oh! (A part.) J'en étais sûr... (Haut.) Comment, mademoiselle, vous laissez parler comme ça votre cœur sans en parler à papa!

LUCIE.

Pardonnez-moi, mon père, mais... (Bas à sa mère.) Oh! maman, il me fait peur, il a l'air si fâché...

ISABELLE, bas.

Rassure-toi donc!

DUPRAILLON.

Et quel est celui qui...

BAPTISTE, entrant.

Le barbier de monsieur...

DUPRAILLON.

Comment, mon barbier!

BAPTISTE, continuant.

Attend monsieur dans sa chambre, et la couturière de madame attend madame dans la sienne!

DUPRAILLON.

Un barbier ne doit jamais attendre; l'impatience ferait trembler sa main!

LUCIE, à elle-même.

Encore une fois!... c'est comme un fait exprès.

DUPRAILLON.

Isabelle, nous reprendrons cet entretien dans un instant. (Passant devant Lucie et lui prenant le menton.) Il n'y a plus d'enfants, ma parole! (Vivement à lui.) Ah! sapristi, j'oubliais. (Bas à Baptiste.) Je n'y suis pour personne, entends-tu? pour personne!

BAPTISTE.

Bien monsieur!

DUPRAILLON, bas.

Comme ça, je suis tout à fait tranquille.

Il entre dans sa chambre.

ISABELLE, bas à Baptiste.

Baptiste, allez chez le libraire d'en face... vous demanderez les *Cris du cœur*, un volume de poésies par monsieur Eugène Durand. Hâtez-vous!

BAPTISTE.

Madame peut se fier à moi!

Il sort.

ISABELLE.

Je reviens dans un instant, mon enfant!

Elle sort.

## SCÈNE XI

### LUCIE, puis SYLVESTRE.

LUCIE.

Déjà dix heures... vraiment, c'est une fatalité! Et monsieur Paul qui a dit à ma tante qu'il viendrait de bonne heure!

ANNETTE, entrant par le fond.

Mademoiselle, il y a là un monsieur qui demande à parler à monsieur...

LUCIE, vivement.

Faites entrer. (A part.) Si c'était!...

ANNETTE.

Entrez, monsieur!

LUCIE.

Ah! j'ai le cœur qui bat. (Voyant Sylvestre.) Ce n'est pas lui!

SYLVESTRE.

Mille pardons de vous déranger, mademoiselle, c'est bien ici que demeure monsieur... (Il regarde au fond du chapeau qu'il tient à la main.) Edgard Dupraillon?

LUCIE.

Oui, monsieur; mon père va venir dans un instant, et si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir...

Elle lui indique une chaise.

SYLVESTRE, voyant qu'elle est debout.

Après vous, mademoiselle.

LUCIE.

Excusez-moi, monsieur; mais je vous demanderai la permission de me retirer...

SYLVESTRE.

Si c'est pour moi, vous ne me gênez pas, mademoiselle!

LUCIE.

Je vais rejoindre ma mère!

SYLVESTRE.

C'est différent... car sans cela...

Lucie salue Sylvestre et sort après que Sylvestre lui a rendu son salut.

## SCÈNE XII

SYLVESTRE seul, puis BAPTISTE.

Bien aimable demoiselle! (Il fait tomber une carte de visite de sa poche en prenant son mouchoir.) Bon, voilà que j'ai encore oublié la recommandation de ma femme: « Chaque fois que tu arrives quelque part, m'a-t-elle dit, remets ta carte au domestique... D'abord c'est poli, c'est l'usage dans le monde, et puis cela peut t'amener des élèves. » Aussi je ne sors jamais sans mes cartes. Seulement, j'oublie toujours de les donner. (Lisant.) « Eugène Sylvestre, professeur de calligraphie, auteur d'un *Traité méthodique de l'écriture.* » Voyons, si j'en plaçais quelques-unes ici... ça ferait très-bien. (Il dépose des cartes dans les caisses de cigares, dans le buvard, sur la cheminée, puis redescend et s'assied sur le bord d'une chaise.) Il est bien logé, ce monsieur Dupraillon; ce doit être un homme à son aise. D'ailleurs, quand on met un chapeau comme ça (Il le brosse avec sa manche.) par le temps qu'il faisait hier! Mais comment diable ne s'est-il pas aperçu, en sortant de chez Clerbois, pendant que je donnais ma leçon de calligraphie aux enfants, qu'il prenait mon chapeau au lieu du sien... Après ça, on dîne très-bien chez Clerbois... il avait peut-être son petit plumet! (Regardant le chapeau.) C'est dommage, il me coiffe si bien!

Il va se mettre devant la glace.

BAPTISTE, entrant vivement.

Ce volume est inconnu chez le libraire. (Apercevant Sylvestre devant la glace.) Tiens, d'où sort-il, celui-là?

SYLVESTRE, l'apercevant.

Oh! quelqu'un! (Otant son chapeau.) Pardon, monsieur, je...

BAPTISTE.

Vous attendez mon maître, monsieur?

SYLVESTRE, à part.

Tiens, c'est un domestique. (Haut.) Oui, j'attendais monsieur Du... (Il regarde au fond du chapeau.) Dupraillon!

BAPTISTE, à part.

Ah! mon Dieu! c'est monsieur Durand, l'homme au chapeau! (Ahuri et se promenant.) Quelle fatalité! pour un instant que je sors. Mon Dieu! mon Dieu! que dira mon maître?

SYLVESTRE, à part.

Tiens, il gesticule tout seul!

BAPTISTE, à part.

Oh! une idée! (Haut.) Pardon, monsieur, c'est sans doute la femme de chambre qui vous a introduit?

SYLVESTRE.

La femme de chambre... je ne sais pas... Mais, en tout cas, c'est un domestique du sexe, à en juger par le costume.

BAPTISTE.

Et elle vous a dit que monsieur est ici?...

SYLVESTRE.

Oui..

BAPTISTE.

J'en étais sûr... cette fille est d'un bête! Mon maître est sorti, monsieur!

SYLVESTRE.

Ah bah!

BAPTISTE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, et il ne rentrera sans doute qu'après-demain, ainsi...

SYLVESTRE.

Vous devez faire erreur... il n'y a qu'un instant la fille de monsieur Dupraillon me priait d'attendre son père!

BAPTISTE.

Ah! mademoiselle vous... (A part.) Je ne peux pourtant pas dire que mademoiselle aussi est d'un bête... (Haut.) Alors, c'est différent, monsieur, je me serai trompé. (A part.) Que faire? Et

madame qui va arriver! (Il s'assied.) Pauvre monsieur! pauvre monsieur!

Il se frappe le front.

SYLVESTRE, le regardant avec une certaine inquiétude, à part.

C'est un tic!... Comment peut-on garder un domestique comme ça!

BAPTISTE, se levant, à part.

J'ai trouvé : je vais lui faire peur! (Il sonne. A Annette qui entre.) A-t-on apporté les épées de combat et les pistolets de duel que monsieur a achetés hier? (Bas à Annette.) Si vous avez un peu d'amitié pour moi, dites oui...

ANNETTE.

Oui... je crois...

BAPTISTE.

Et vous les avez déposés dans l'arsenal de monsieur... C'est bien!

ANNETTE, à part, en s'en allant.

Qu'est-ce qu'il raconte? L'amour lui aurait-il brouillé la tête?

Elle sort.

SYLVESTRE.

Il paraît que monsieur Dupraillon est grand amateur d'escrime?

BAPTISTE.

Mon maître... je crois bien... le premier tireur de France, quarante années de salle. (Sylvestre le regarde étonné.) Oui, monsieur, quarante années... il a commencé... haut comme ça!

Il montre de la main.

SYLVESTRE.

Vraiment!

BAPTISTE.

Aussi vous comprenez, monsieur Durand, combien il est dangereux de venir lui demander raison!

SYLVESTRE, à part.

Pourquoi m'appelle-t-il monsieur Durand?

BAPTISTE.

Et d'ailleurs entre nous, là... qu'est-ce que c'est qu'une taloche?

SYLVESTRE.

Comment... une taloche?

BAPTISTE, se méprenant et reculant.

Après dîner, bien entendu, après dîner.

SYLVESTRE, à part.

Il est tout à fait toqué, cet animal-là !

BAPTISTE, à part.

Sapristi... c'est un dur à cuire.., Ça n'ira pas tout seul. (Haut.) Savez-vous ce que je lui ai vu faire à mon maître, monsieur? Non, n'est-ce pas... Eh bien ! je vais vous le dire... C'était à la forêt de Fontainebleau. Il se battait au pistolet avec un colonel de dragons. Les adversaires étaient comme ceci, tenez... (Il se met en position.) Supposez que vous êtes le colonel... on frappe les trois coups. Le colonel tire un quart de seconde avant monsieur, mon maître voit la balle qui arrivait droit sur son cœur... et paf ! sans viser il arrête la balle du colonel, à un mètre cinquante de lui !

SYLVESTRE.

Voyez-vous ça ! (A part.) Il ne faut jamais contrarier les fous.

BAPTISTE, triomphant.

Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ?

SYLVESTRE, impatienté.

Eh ! sacrebleu ! que voulez- vous que ça me fasse tout ça !

BAPTISTE.

Comment que... (Changeant de ton.) Eh bien, vous êtes un rude gaillard alors ! Comme domestique je vous blâme, mais comme homme je vous admire. (Il va pour lui tendre la main. Dupraillon crie : Baptiste !) Oh! mon maître !

## SCÈNE XIII

### SYLVESTRE, BAPTISTE, DUPRAILLON.

DUPRAILLON, sortant de sa chambre.

Baptiste ! (Voyant Sylvestre.) Tiens, quelqu'un !

Dupraillon et Sylvestre se saluent.

BAPTISTE, vivement, bas à Dupraillon.

Monsieur, c'est l'homme au chapeau, le...

Il fait le geste de souffleter.

DUPRAILLON, effrayé.

Ah! mon Dieu... monsieur Durand ! mais comment se fait-il, je l'avais recommandé...

BAPTISTE, bas et très vite.

Il est entré pendant que j'étais sorti pour madame. Méfiez-vous, monsieur, c'est un spadassin.

Il sort.

## SCÈNE XIV

### SYLVESTRE, DUPRAILLON, puis ISABELLE.

DUPRAILLON, à part.

Ah ! je sens mes jambes se dérober.

SYLVESTRE.

C'est sans doute à M. Dupraillon que j'ai l'honneur de parler. (A part.) Comme on voit bien que c'est un duelliste!

DUPRAILLON.

Oui, monsieur, c'est à... (A part.) Quel air féroce!

SYLVESTRE.

Monsieur, je venais pour...

DUPRAILLON, regardant avec inquiétude, à part.

Et ma femme qui est là !

SYLVESTRE, à part.

Il n'a pas l'air de m'entendre... il est peut-être sourd. (Criant.) Monsieur, je venais pour...

DUPRAILLON, bas.

Plus bas, monsieur, plus bas!

SYLVESTRE, étonné.

Ah! pardon, je ne savais pas. (A part.) Il y a sans doute un malade dans la maison. (Très-bas.) Monsieur, je venais vous rapporter ce...

DUPRAILLON, voyant entrer sa femme, à lui-même.

Ma femme! tout est perdu!

ISABELLE.

Pardon, mon ami, je vous croyais seul.

DUPRAILLON.

Non, je causais, comme vous voyez, avec monsieur...

ISABELLE.

Je vous dérange peut-être ?

DUPRAILLON.

Mon Dieu, je...

SYLVESTRE.

Pas le moins du monde, madame... je rapportais à monsieur Dupraillon...

DUPRAILLON, l'interrompant.

Pardon... ma bonne amie. Je crois qu'on vous appelle !

ISABELLE.

Je n'ai rien entendu... Vous disiez, monsieur?

SYLVESTRE.

Que je rapportais à monsieur Dupraillon ce chapeau...

DUPRAILLON, à part.

Ah! si la maison pouvait crouler!

SYLVESTRE.

Et venais réclamer le mien.

ISABELLE.

Ah! oui, je sais, monsieur, mon mari m'a raconté... Il vient précisément de vous le renvoyer!

SYLVESTRE.

Ah! il vient de...

DUPRAILLON.

Certainement, monsieur. Ainsi...

Il lui indique la porte.

ISABELLE.

Mais asseyez-vous donc un instant, je vous prie; Adolphe, ne vous trouvant pas, va sans doute rentrer!

DUPRAILLON, à part.

Elle le fait asseoir maintenant!

SYLVESTRE, s'asseyant.

Trop aimable, madame!

ISABELLE.

Serait-ce le poète? Il n'est pas beau! Cependant il a quelque chose dans l'œil.

SYLVESTRE, à part.

Qu'a-t-elle à me dévisager comme ça?

ISABELLE, très-aimable.

Je suppose, monsieur, que vous faites partie du cercle de mon mari, puisque c'est en sortant de là qu'il a pris votre chapeau!

SYLVESTRE, étonné.

Comment, c'est...

DUPRAILLON, vivement.

Certainement, ma bonne amie, certainement. (Bas à Sylvestre.) ne me démentez pas, je vous en supplie!

SYLVESTRE, étonné, à part.

Il ne veut pas qu'on sache qu'il a été chez Clerbois... Qu'est-ce que cela signifie?

ISABELLE.

Charmant cercle, monsieur, où l'on ne rencontre que des gens d'esprit, des littérateurs, des poëtes... N'est-ce pas, monsieur?

DUPRAILLON, suppliant, bas à Sylvestre.

Dites oui!

SYLVESTRE, ahuri.

Des poëtes, en effet, madame.

ISABELLE, à part.

Il a tressailli! comment m'assurer? (Haut.) J'ai connu plusieurs familles Durand, monsieur.

DUPRAILLON, à part.

Quel supplice!

SYLVESTRE.

Ah! vous avez... (A part.) Quelle drôle de conversation! (Haut.) Et moi aussi, madame.

ISABELLE.

Naturellement.

SYLVESTRE, à part.

Pourquoi ça, naturellement?

DUPRAILLON, vivement.

Ma chère amie, il est...

ISABELLE, faisant signe à Dupraillon de se taire.

Mais pardon, monsieur, serait-il indiscret de vous demander quel est votre prénom?

SYLVESTRE.

Mon petit nom! du tout, madame: Eugène... Eugène Sylvestre... pour vous servir!

ISABELLE, à part.

C'est lui! Eugène-Sylvestre Durand! Ah! il n'y a que les poëtes pour avoir de ces noms-là! (Haut.) Comment, c'est vous!

SYLVESTRE.

Oui, madame, c'est moi!...

ISABELLE.

Ah! monsieur, je bénis l'heureux hasard qui m'a fait faire votre connaissance!

SYLVESTRE.

C'est moi, madame, qui... (A part.) Elle a une conversation décousue, mais c'est une charmante femme!

ISABELLE.

Vraiment, je ne pourrais vous exprimer le plaisir que j'ai eu ce matin à parcourir votre livre!

SYLVESTRE, saluant.

Oh! madame, vous me flattez! (A part.) C'est ma femme qui va être étonnée d'apprendre le succès de mon traité!

DUPRAILLON.

Ma bonne amie, la conversation si charmante de monsieur vous fait oublier que nous abusons sans doute...

SYLVESTRE.

Mais, du tout...

DUPRAILLON.

Le temps de monsieur est précieux, et comme Adolphe ne revient pas, il est probable qu'il attend monsieur chez lui!

ISABELLE.

Mon mari a raison, et je vous demande mille fois pardon; mais j'ai si rarement l'occasion de causer avec un homme d'esprit.

DUPRAILLON, à part.

Eh bien, merci!

SYLVESTRE.

Vous me comblez, madame!

ISABELLE.

Adieu, monsieur.

SYLVESTRE.

Adieu, madame.

ISABELLE.

J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir... Vous serez toujours le bienvenu.

Elle sort.

DUPRAILLON, bas à Sylvestre.

Vous êtes un homme de cœur, monsieur, merci pour votre généreux mensonge !

SYLVESTRE

Mais je ne...

DUPRAILLON.

Vous avez compris que c'en était fait de la paix de mon ménage, si ma femme apprenait où vous m'avez vu hier !

SYLVESTRE.

Monsieur... (A lui.) Ah! mon Dieu ! serait-il l'amant de madame Clerbois ?

DUPRAILLON.

Où demeurez-vous ?

SYLVESTRE.

Rue Pigalle, 7... Mais vous le savez bien puisque vous m'avez renvoyé mon chapeau...

DUPRAILLON.

Je vous dois une visite et des excuses !

SYLVESTRE.

Des excuses! (A part.) Il est d'une politesse... (Haut.) Mais je ne les accepte pas.

DUPRAILLON, suffoqué et avec effroi, à part.

Il ne les accepte pas! C'est un duel alors !

Il tombe assis.

SYLVESTRE.

Ne vous dérangez pas! Ah!.. quelle drôle de maison!...

Il sort.

DUPRAILLON, se levant.

Il s'en va! eh bien, l'affaire est arrangée, alors!... Mais non! il a refusé mes excuses, il va m'envoyer ses témoins !

## SCÈNE XV

DUPRAILLON, puis ISABELLE, LUCIE et BAPTISTE.

DUPRAILLON, se promenant avec agitation.

Un duel contre un spadassin! Plutôt la mort! J'irai lui refaire

des excuses... à domicile... Je lui dirai que je marie ma fille... que je serai bientôt grand-père!

ISABELLE, entrant avec Lucie.

Mon ami, il y a là un jeune homme qui désire absolument vous parler. Voici sa carte.

DUPRAILLON, prenant la carte et lisant.

« M. Paul d'Hervey » ! Je n'y suis pour personne; je suis pressé, je dois sortir... Une affaire importante.

ISABELLE.

Mon ami, c'est un jeune homme qui vient demander la main de Lucie.

DUPRAILLON.

La main de Lucie ! Elle n'est pas à prendre, que je sache... Elle est donnée !

ISABELLE ET LUCIE.

Comment ?

DUPRAILLON.

Eh ! parbleu ! vous le savez bien; Adolphe en est amoureux fou... Il m'a fait sa demande... C'est un mariage convenu !

ISABELLE.

M. Adolphe !

LUCIE.

Mais, mon père, je n'aime pas M. Adolphe !

DUPRAILLON.

Ah çà ! ce jeune homme dont vous me parliez tout à l'heure n'était donc pas...?

LUCIE.

Non, mon père !

DUPRAILLON.

Ce n'est pas Adolphe que tu aimes?...

LUCIE.

Mais non, mon père !

DUPRAILLON, avec éclat.

Il a sauvé ton père et tu ne l'aimerais pas ! Tu ne serais donc pas ma fille ?

ISABELLE.

Edgard !

DUPRAILLON.

Enfin ça c'est ton affaire ! si tu ne l'aimes pas avant, tu l'aimeras après, mais tu l'épouseras dans quinze jours !

LUCIE.

J'entrerais plutôt au couvent !

DUPRAILLON.

Qu'est-ce ?...

ISABELLE.

Je ne vous reconnais plus.

LUCIE.

Mon père, vous serez cause de ma mort.

Elle sort en pleurant.

ISABELLE, la suivant.

Ma pauvre enfant ! Ah ! c'est affreux ! Vous êtes un monstre !

Elle sort.

## SCÈNE XVI

### DUPRAILLON, BAPTISTE.

DUPRAILLON, à lui, en se promenant.

Sacrifier Adolphe ! jamais !... Baptiste...

BAPTISTE, qui est entré depuis un instant.

Monsieur.

DUPRAILLON.

Rendez la carte à ce monsieur... qu'il s'adresse autre part !... et apportez-moi mon chapeau de feutre !

BAPTISTE, à lui-même.

Pauvre demoiselle !

Il sort.

DUPRAILLON.

Voyons... je cours rue Pigalle, 7, chez ce spadassin... ce tigre de Durand ! Qui aurait cru ça d'un poëte ! (Criant.) Baptiste, mon chapeau de feutre !

BAPTISTE.

Voilà, monsieur ! (Il lui donne un chapeau de feutre blanc.) Vous ne savez pas quand monsieur Adolphe rentrera... Un commissionnaire vient d'apporter une lettre pressée pour lui ; c'est d'une jeune fille, a-t-il dit.

DUPRAILLON.

Une lettre, donne !

BAPTISTE, à part.

C'est d'une gantière de la rue de Trévise.

DUPRAILLON, à lui-même.

M. Adolphe Témidart... c'est pour Adolphe ! (Se ressouvenant.) Mais j'ai donné son nom pour le mien, cette nuit !... Si c'était

pour moi! (Il hésite à ouvrir.) Ma foi! il m'a sauvé la vie!... Je puis bien... (Il l'ouvre.) Ah! grand Dieu! (Lisant.) « Je connais » la cause de mon indisposition... Des liens sacrés existeront » bientôt entre nous. Ah! j'en suis bien heureuse, mon ami, » car je vous sais trop honnête homme pour craindre un seul in- » stant que vous ne fassiez pas votre devoir... » (Aux abois.) Comment! mon devoir... des liens sacrés... cette nuit... mais c'est impossible... c'est du chantage. (Reprenant) « Arrivez au reçu » de ma lettre, je vous attends. » Signé : A. Amanda! (Accablé.) Eh... c'est complet! Elle m'attend, elle m'a bien dit qu'elle demeurait rue Lafayette... mais quel numéro?... et la rue Lafayette est longue... Allons, il n'y a pas à hésiter... si je tarde elle est capable de venir me relancer ici!

Il prend des billets de banque dans un tiroir et les met dans sa poche.

BAPTISTE, à lui même.

Qu'est-ce qui se passe encore?

DUPRAILLON, arpentant le théâtre et cherchant autour de lui. — Baptiste le suit machinalement.

Je vais d'abord rue Pigalle, chez Amanda... porter mes excuses... et chez Durand, rue Lafayette, lui faire comprendre qu'il n'est pas possible que, cette nuit... Baptiste!... Mon chapeau!

BAPTISTE, ahuri.

Monsieur, je le cherche. . (L'apercevant sur la tête de Dupraillon.) Mais monsieur en est coiffé!

DUPRAILLON, très-vite.

Ah oui!... Un chapeau sur le dos... un duel sur la tête... une femme sur les bras... et une carte au fond... il y a de quoi la perdre!

BAPTISTE.

La carte?

DUPRAILLON.

Non, la tête!

BAPTISTE.

Monsieur la retrouvera!

DUPRAILLON.

La carte?

BAPTISTE.

Non, la femme!

DUPRAILLON.

Tu m'ennuies!... va-t-en au diable! Ah! quelle journée!... sacrebleu, quelle journée!

Il sort en courant par le fond.

BAPTISTE.

Et moi qui me croyais dans une maison tranquille!

---

# ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

## SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Isabelle est assise au bureau et achève d'écrire une lettre. — Lucie est penchée derrière elle.

ISABELLE, LUCIE, puis BAPTISTE.

ISABELLE.

J'ai fini...

Elle sonne.

BAPTISTE, entrant.

Madame a besoin de mes services ?...

ISABELLE.

Oui... approchez. Baptiste, je sais que je puis compter sur votre discrétion.

BAPTISTE.

Madame !

ISABELLE.

Oui... oui... Vous êtes un brave garçon, Baptiste, et je n'ai jamais douté de votre dévouement !

BAPTISTE, à part.

Aussi bonne que belle !

ISABELLE.

C'est vous, n'est-ce pas, qui avez ouvert ce matin à un grand jeune homme blond... monsieur Paul d'Hervey ?

BAPTISTE.

L'amoureux de mademoiselle ?

LUCIE.

Baptiste...

BAPTISTE.

Oh ! il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle... vous avez eu bon goût...

ISABELLE.

C'est bien, Baptiste... c'est bien... Vous reconnaîtrez ce monsieur ?

BAPTISTE.

Certainement, j'ai causé avec lui... nous avons échangé quelques idées...

LUCIE.

Qu'a-t-il dit ?

BAPTISTE.

Ah ! il était fort triste, allez, mademoiselle ; il fallait bien le consoler un peu, n'est ce pas ?...

LUCIE.

Pauvre ami...

BAPTISTE, se méprenant et saluant.

Mademoiselle est trop bonne !

LUCIE.

Que dit-il ?

ISABELLE, souriant et bas à Lucie.

Ne fais pas attention. (A Baptiste.) Eh bien, voici une lettre pour ce monsieur ; vous la porterez rue Laffitte, numéro 11, au second, et vous la remettrez en mains propres.

BAPTISTE.

Bien, madame !

ISABELLE.

Seulement, mon mari ne doit rien savoir de ceci... vous comprenez ?

BAPTISTE.

Parfaitement, madame... je dissimulerai.

ISABELLE.

Ah!... encore une recommandation... Monsieur d'Hervey vous suiv a sans doute de très-près... Dès que vous serez rentré, et vous rentrerez, je vous prie, immédiatement, vous épierez son arrivée et vous l'introduirez dans mon salon par l'escalier de service. (Appuyant.) Je désire que personne ne voie ce monsieur avant moi!

BAPTISTE.

Ce sera fait... (A lui.) Voilà une chose toute simple... n'est-ce pas? Eh bien, le monde est si méchant, que s'il apprenait que j'ai fait entrer un jeune homme dans l'appartement de madame... Quelles suppositions, mon Dieu!

ISABELLE.

Est-ce entendu?

BAPTISTE.

Soyez tranquille, madame, je connais ces affaires-là. J'ai des amis qui servent chez des petites dames.

ISABELLE.

Baptiste!

BAPTISTE.

Ne craignez rien, madame, je suis trop délicat pour rien dire d'inconvenant devant mademoiselle... Une jeune fille est comme une fleur...

ISABELLE, impatientée.

J'ai oublié d'ajouter une chose, Baptiste... C'est que cette commission est fort urgente et...

BAPTISTE.

Et je suis là à bavarder comme un imbécile... pardon, madame... je vole rue Laffitte, et je reviens plus vite encore... (A part.) Pour elle, que ne ferait-on pas!

Il sort.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins BAPTISTE.

LUCIE, s'asseyant avec sa mère sur la causeuse.

Ah! maman, que tu es bonne de t'intéresser ainsi à mes chagrins.

ISABELLE.

N'est-ce pas tout naturel?

LUCIE, se jetant en pleurant dans les bras de sa mère.

C'est que je suis si malheureuse!

ISABELLE.

Voyons, veux-tu essuyer ces vilaines larmes; que m'avais-tu promis?...

LUCIE.

Tu as raison... Tiens, me voilà forte maintenant... Mais tu espères au moins...

ISABELLE.

Ce que femme veut... J'ai mis dans ma tête que tu serais madame d'Hervey, et non pas madame Témidart.

LUCIE.

Oh! pour ça...

ISABELLE.

J'ai écrit à monsieur Paul de venir. Nous allons nous liguer tous les trois contre ton père... et je le défie bien...

LUCIE.

Ah! tu me rends confiance!... Mais qu'avait donc papa? je ne l'ai jamais vu comme aujourd'hui!

ISABELLE.

Je ne sais... il se passe ici quelque chose... (Voyant entrer Adolphe, bas à Lucie.) Chut, un ennemi!

Elles continuent à causer.

## SCÈNE III

LES MÊMES, plus ADOLPHE.

Il entre par le fond et paraît exténué. Il a toujours l'almanach et le chapeau. A lui-même, tombant assis.

Ouf! j'en ai assez pour aujourd'hui. (Apercevant les dames, et se levant.) Ah! pardon, je ne vous avais pas aperçues... (Il salue; voyant que ces dames continuent à causer.) Elles ne m'ont pas entendu sans doute. (Haut, et saluant de nouveau.) Mesdames!... (Étonné du silence et à lui.) On dirait qu'elles me boudent! (S'avançant et haut.) Monsieur Dupraillon est sorti? (Silence. A lui-même et plus étonné.)

Ah çà... que signifie?... Serait-ce une gageure?... (s'avançant encore et plus haut.) Monsieur Dupraillon est sorti?...

ISABELLE, se tournant à demi.

C'est à nous que vous parlez?...

ADOLPHE, cherchant autour de lui.

Mais... il me semble...

LUCIE.

Mais nous n'avions pas entendu... nous causions...

ADOLPHE, un peu décontenancé.

Je vous dérange peut-être?

Il fait mine de se retirer.

ISABELLE, avec une exagération toujours croissante.

Vous!... nous déranger!... Comment pouvez-vous croire...

Elle se lève.

LUCIE, même jeu que sa mère.

Vous n'en pensez pas un mot, sans doute!

ISABELLE.

Le sauveur de mon mari!

LUCIE.

Le sauveur de papa!

ADOLPHE, étonné et ne trouvant pas un mot à placer.

Mais...

ISABELLE.

Un jeune homme si discret!

LUCIE.

Si délicat!...

ISABELLE.

Qui ne songe nullement à abuser du service qu'il a rendu...

LUCIE.

Pour s'imposer à une jeune fille!

ADOLPHE, commençant à s'ahurir.

Permettez!...

ISABELLE.

Et forcer la main aux parents...

LUCIE.

Mais c'est à nous de nous retirer!...

ISABELLE.

C'est à nous de vous céder la place!

ADOLPHE, ahuri.

Madame...

LUCIE.

Et de vous laisser à vos méditations!

ADOLPHE.

Mademoiselle...

ISABELLE, saluant avec une affectation comique.

Monsieur Adolphe!...

LUCIE, même jeu.

Monsieur Adolphe!...

LUCIE et ISABELLE, avec éclat.

Nous déranger!...

Elles sortent.

ADOLPHE, tout à fait ahuri, voulant les suivre.

Ah çà, mesdames!...

Il reçoit la porte au nez.

## SCÈNE IV

### ADOLPHE, puis DUPRAILLON.

ADOLPHE.

Eh bien... elles me ferment la porte au nez. (Changeant de ton.) Ah! mais... ah! mais... (Se promenant avec colère.) Je commence à en avoir assez de cette maison-ci... je commence même à en avoir beaucoup trop!... A-t-on jamais vu... m'accuser d'abuser... moi!... et cela au moment où je viens de gravir trente-deux fois cinq étages pour ce Dupraillon que le diable em... (Il aperçoit une des cartes de Sylvestre.) Que vois-je, monsieur Sylvestre, le second père d'Amélie; serait-il venu ici?... Mais il ne me connaît pas et ne sait rien. Ah! que je suis bête... c'est moi qui aurai laissé tomber cette carte de ma poche! (S'asseyant près du bureau.) Ouf, je n'en puis plus! Tous ces Durand ont la rage de demeurer au cinquième.

DUPRAILLON, entrant exténué.

Ouf!... je n'en puis plus!... Quel métier... mon Dieu!... Il devrait être défendu de faire des rues si longues!

Il tombe assis sur la causeuse.

ADOLPHE, apercevant Dupraillon, à lui.

Bon! voilà l'autre!

DUPRAILLON.

Vous ne savez pas où est Baptiste?

ADOLPHE.

Non! (Entre ses dents.) Est-ce que je dois veiller à ses domestiques, maintenant?

DUPRAILLON, époumonné et s'essuyant le front.

Je suis d'une inquiétude... Une dame ne vient-elle pas de venir?...

ADOLPHE, brusquement.

Je n'en sais rien!... Je n'ai vu personne.

DUPRAILLON.

Je me serai trompé sans doute... Il me semblait pourtant l'avoir reconnue dans cette voiture que j'ai suivie au pas de course, depuis la rue Lafayette jusque près d'ici. J'ai deux heures de voiture... à pied! Ah! mon ami, mon ami, je suis bien à plaindre!...

ADOLPHE, se levant.

Je ne suis plus votre ami!

DUPRAILLON.

Comment?...

ADOLPHE.

Je vais vous quitter.

DUPRAILLON, se levant.

Vous!... Toi!...

ADOLPHE.

Je veux bien être gentil, complaisant... mais il me semble que certains égards...

DUPRAILLON.

Que dis-tu?

ADOLPHE.

Ces dames viennent de me faire une scène... me reprochant d'abuser... de m'imposer...

DUPRAILLON.

Ah! je sais... c'est à cause de ce monsieur d'Hervey.

ADOLPHE.

D'Hervey.

DUPRAILLON.

Un enfantillage... Ah çà, faut-il que tu sois... naïf, pour faire attention à ce que disent les femmes... des girouettes! Elles avaient leurs nerfs, voilà tout!

ADOLPHE.

Cependant...

DUPRAILLON.

Voyons! je te fais des excuses pour elles, es-tu content?... Mais il s'agit bien de cela... C'est sur deux volcans que nous sommes maintenant... Elle m'a écrit!...

ADOLPHE.

Qui?

DUPRAILLON.

Amanda!...

ADOLPHE.

Quelle Amanda?

DUPRAILLON.

Ma soupeuse de cette nuit...

ADOLPHE.

Bah!

DUPRAILLON.

N'a-t-elle pas l'audace de prétendre qu'elle est... et que c'est moi qui suis... Des bêtises, quoi, puisque... Bref, elle me dit qu'elle m'attend, et comme je ne connais pas son numéro, depuis trois heures j'arpente la rue Lafayette pour la retrouver et acheter son silence!

ADOLPHE.

Et le second?

DUPRAILLON.

Le second quoi?...

ADOLPHE.

Le second volcan... puisqu'il y en a deux!

DUPRAILLON.

Monsieur Durand est venu!...

ADOLPHE.

Monsieur Durand!...

DUPRAILLON.

Je lui ai fait des excuses, et il les a refusées.

ADOLPHE, à part.

Eh bien, je l'aime, moi, cet homme-là!

DUPRAILLON.

Je lui demande son adresse... il me la donne; j'y cours... elle était fausse!

ADOLPHE.

Vraiment?

DUPRAILLON.

Pas l'ombre d'un Durand dans cette maison-là!

ADOLPHE.

Peut-être a-t-il voulu éviter votre visite et de nouvelles excuses inutiles!

DUPRAILLON.

C'est vrai!... je n'y avais pas songé!..

ADOLPHE.

Alors, c'est un duel inévitable!...

DUPRAILLON.

Inévitable! Mais je ne veux pas me battre, moi!

ADOLPHE.

Vous ne voulez pas vous...

DUPRAILLON.

Non, mille fois non!

ADOLPHE.

Eh bien, je me battrais, moi... à votre place!

DUPRAILLON, comprenant mal.

Tu te battrais à...

ADOLPHE.

A votre place, certainement.

DUPRAILLON.

Tu te... Ah! l'émotion... la reconnaissance me suffoquent!...

ADOLPHE.

Vous dites?...

DUPRAILLON.

Tu veux donc que je te doive deux fois la vie?

ADOLPHE.

Plaît-il?

DUPRAILLON.

Ah! non, c'est trop... c'est trop, mon ami.

ADOLPHE, à part.

Ah çà, est-ce qu'il croirait...?

DUPRAILLON.

Mais, au moins, tu sais tirer?

ADOLPHE.

De ma vie je n'ai touché une arme!

DUPRAILLON, avec éclat.

Malheureux... alors je ne consens pas... une pareille boucherie!...

ADOLPHE, comprenant.

Comment... c'était donc... (A lui-même, riant.) Ah! par exemple, j'en rirai longtemps!

DUPRAILLON, à lui-même, avec admiration.

Quel courage!... Il rit de ça, lui!...

ADOLPHE.

Ah!... ah!... vous pouvez vous rassurer, allez; je n'ai jamais eu...

DUPRAILLON, se méprenant.

Je ne consens pas, te dis-je... inutile d'insister. (Adolphe le regarde étonné.) Cet ogre... ce vampire, nous parviendrons à l'attendrir!... Mais pour cela il faut le retrouver... Reprends donc ton vol... mon ami, mon fils... (Lui donnant l'almanach et le chapeau.) Tiens, voici les accessoires!

ADOLPHE, les prenant avec humeur, à part.

Ce sont donc les travaux forcés à perpétuité!...

DUPRAILLON.

Combien as-tu visité de Durand?

ADOLPHE.

Trente-deux!

DUPRAILLON.

Seulement?... et... rien?...

ADOLPHE.

Trois d'entre eux avaient reçu un soufflet cette nuit!

DUPRAILLON.

Ah!

ADOLPHE.

Mais c'était de leurs femmes! et un quatrième en avait donné un!... mais pas de chapeau renversé!

DUPRAILLON, après avoir compté.

Il en reste donc deux cent cinquante-sept...

ADOLPHE, à part.

Si je le tuais!... Tous les tribunaux m'acquitteraient!

DUPRAILLON.

Mais, j'y pense... ça va aller tout seul : il m'a donné son prénom... Il s'appelle Eugène... et, par-dessus le marché, c'est un poëte! Avec ces renseignements, tu trouveras tout de suite!

ADOLPHE, à part.

Je m'en vais, je ferais un mauvais coup!

DUPRAILLON.

Tu retiendras bien... Eugène Durand, un poëte... Veux-tu que je te l'écrive?

ADOLPHE.

Merci!... (A part.) Je t'en fiche... des Durand!... S'il se figure que je vais recommencer... Je cours chez ma petite Mélie...

Il se dirige vers le fond.

DUPRAILLON, le suivant.

Allons... courage!

Adolphe sort.

## SCÈNE V

### DUPRAILLON, puis BAPTISTE.

DUPRAILLON, criant à la cantonade.

Si tu es trop fatigué, prends une voiture... j'en payerai la moitié!... (Il redescend.) Quel homme, quel dévouement! Et je lui refuserais ma fille... Mais il me demanderait ma femme, que...

BAPTISTE, entrant.

Monsieur Adolphe n'est pas ici?...

DUPRAILLON.

Il vient de sortir... Que lui veux-tu?...

BAPTISTE.

Monsieur, c'est encore une lettre que le commissionnaire de ce matin vient d'apporter; c'est de la même jeune fille, a-t-il dit.

DUPRAILLON.

Donne donc!

BAPTISTE, à part.

Elle écrit beaucoup, la gantière... M. d'Hervey est chez madame; je vais le prévenir que mon maître est seul.

Il entre un instant dans la chambre d'Isabelle.

DUPRAILLON, à lui-même avec effroi.

Elle me croit malade, elle va venir. (Tombant assis.) Ah! l'enfer entier se déchaîne contre moi!... Que faire?.. Qu'inventer?.. (Retournant la lettre.) Et toujours pas d'adresse! (Il se prend la tête.)

BAPTISTE, à lui-même.

Il va venir!

DUPRAILLON, se levant.

Mais le commissionnaire... où est-il le commissionnaire?...

BAPTISTE, tranquillement.

Monsieur, il est parti!

DUPRAILLON.

Parti... Ah! il faut courir... le rattraper, savoir!...

Il sort en courant.

BAPTISTE, le suivant.

Mon parrain!... mon parrain! Ah! mon Dieu, la tête n'y est plus!... Voilà où mène la débauche!...

Il sort.

## SCÈNE VI

SYLVESTRE, puis PAUL.

SYLVESTRE, paraissant au fond et parlant à la cantonade.

Ne vous dérangez pas, ma fille... Monsieur Dupraillon est dans son bureau... Restez, restez, je connais le chemin. (Entrant et saluant.) Monsieur, je... Comment! personne... Enfin, j'attendrai! Mais cette fois, je ne sors plus sans mon chapeau! (S'asseyant sur la causeuse, après avoir déposé son chapeau sur la chaise qui est devant le bureau.) C'est agaçant, à la fin... Ils me disent qu'ils l'ont renvoyé... Je rentre... Pas plus de chapeau que sur la main... Et depuis ce matin j'attends chez moi, n'osant sortir de peur que... Même que j'ai manqué deux leçons; et c'est ma femme qui n'est pas contente quand je manque des leçons!...

PAUL, sortant de la chambre de droite, deuxième plan, à lui.

Monsieur Dupraillon est là !... Allons, courage. (Toussant.) Hum, hum...

SYLVESTRE, se retournant.

Tiens, il y a quelqu'un !

PAUL, saluant.

Monsieur !

SYLVESTRE, se levant et saluant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

PAUL, à part.

Quelle drôle de tête ! Il est heureux que sa fille ne lui ressemble pas.

SYLVESTRE, à part.

C'est sans doute le fils de monsieur Dupraillon!

PAUL, s'avançant.

Monsieur, c'est en tremblant que...

SYLVESTRE.

Vous avez froid ? Il fait cependant chaud ici.

PAUL, décontenancé.

En effet il... Mais ce n'est pas cela que... (A part.) Il m'a coupé le fil... Je ne sais plus que lui dire maintenant.

SYLVESTRE, à part.

Il paraît fort timide. . (Haut.) Monsieur votre père se porte bien ?

PAUL.

Vous êtes trop aimable, monsieur; je l'espère.

SYLVESTRE.

Vous l'espérez ?...

PAUL.

Il y a quinze jours que nous n'avons reçu de ses nouvelles !...

SYLVESTRE, étonné.

Plaît-il ?

PAUL.

Vous n'ignorez pas qu'il est depuis six mois en Russie !

SYLVESTRE.

Ah !... il est... (A part ) Ce n'est pas lui, alors. (Haut.) Pardon, monsieur, je vous avais pris pour... A qui donc ai-je l'honneur de parler?...

PAUL.

Comment! vous ne savez pas!... J'ai cru que vous vous doutiez bien... Je suis M. Paul d'Hervey!

SYLVESTRE, comme s'il le connaissait.

Ah! très-bien! Vous êtes... Enchanté! monsieur, enchanté... (A part.) Je ne le connais pas du tout!

PAUL.

Je suppose que maintenant vous devinez le but de ma démarche!...

SYLVESTRE.

Mon Dieu... oui... et non. (A part.) Il paraît me connaître si bi n. . j'aurais l'air impoli... (Haut.) Cependant, monsieur, s'il faut vous l'avouer, je ne serais pas fâché de...

PAUL, l'interrompant.

De recevoir de moi quelques renseignements?... C'est trop juste! Monsieur... Je suis enfant unique, j'appartiens à une famille honorable!

SYLVESTRE, saluant.

Je n'en doute pas!...

PAUL, continuant.

Mon grand-père était officier dans la marine française... Mon père est ingénieur et moi-même je viens d'être attaché en qualité de chimiste à l'établissement de M. Dumonceau, à Creil.

SYLVESTRE, saluant.

Je vous fais mon compliment, monsieur, ce sont de nobles carrières. (A part.) Qu'est-ce que ça me fait?...

PAUL.

Vous me demanderez maintenant quelle est ma position de fortune?

SYLVESTRE.

Monsieur, croyez bien que je ne me serais pas permis... Mais, enfin, si cela peut vous faire plaisir...

PAUL.

Je suis à la tête d'un petit capital de quarante mille francs que m'a laissé un de mes oncles!

SILVESTRE.

C'est un joli denier!

PAUL.

Mon père me fait une pension de quatre mille francs, et mes appointements sont, pour la première année, de trois mille

francs. — Tels sont, monsieur, les renseignements que je vous devais !

SYLVESTRE, saluant.

Monsieur, vous êtes bien bon... (A part.) Il faut croire que c'est l'usage dans le monde de se raconter comme ça ses petites affaires... Allons, je vais lui rendre sa politesse ! (S'avançant.) A mon tour !... (Haut.) Monsieur, je suis le dix-septième des dix-huit enfants que le ciel a généreusement accordés à mes parents... Ma jeunesse s'est passée...

PAUL, voulant l'arrêter.

De grâce...

SYLVESTRE.

Permettez que je continue... Ma jeunesse...

PAUL, l'arrêtant.

Je ne souffrirai pas !

SYLVESTRE, insistant.

Cependant...

PAUL.

Ah ! ne me faites pas l'injure de croire... J'aime mademoiselle votre fille !...

SYLVESTRE, renversé, à lui-même.

Ah bah !

PAUL.

Et mon vœu le plus ardent serait d'obtenir sa main !

SYLVESTRE, à lui.

Un pareil parti pour ma fille ! (Haut.) Asseyez-vous donc, mon cher monsieur !... (Voyant que Paul veut s'asseoir sur la chaise qui est près du bureau, et sur laquelle il a déposé son chapeau.) Mais pas sur mon chapeau...

PAUL.

Ah, pardon !... (Il le prend et, en le déplaçant, dit à part.) Tiens, Edgard Dupraillon ! Sa carte est au fond de son chapeau !... C'est une bonne idée... si mon ivrogne de cette nuit avait pu l'avoir, je connaîtrais au moins son nom !

SYLVESTRE, qui est allé chercher une chaise au fond.

Ah çà ! mon cher ami, permettez que je vous appelle ainsi, comment avez-vous su que j'étais ici ?

PAUL.

C'est madame qui m'a dit...

SYLVESTRE.

Ah ! vous avez vu ma femme ?... Elle savait en effet...

PAUL.

Je la quitte à l'instant!

SYLVESTRE.

C'est donc avec son assentiment que vous m'avez demandé...

PAUL.

Certainement, monsieur... et avec celui de mademoiselle votre fille aussi!

SYLVESTRE.

Eh bien, alors...

PAUL.

Vous consentez?...

SYLVESTRE.

Je consens!

PAUL.

Ah! monsieur, comment vous témoigner ma reconnaissance?

SYLVESTRE.

En la rendant heureuse...

PAUL.

Oh! pour ça...

SYLVESTRE.

Car je l'aime comme si elle était ma fille!...

PAUL, *étonné.*

Comme si elle était...

SYLVESTRE.

Mais oui... je ne suis que son second père!

PAUL.

Ah bah!

SYLVESTRE.

C'est un enfant du premier mariage de ma femme!

PAUL.

Elle porte cependant votre nom!

SYLVESTRE.

C'est-à-dire le même nom. J'ai épousé la veuve d'un de mes cousins germains.

PAUL.

Ah! j'ignorais!

SYLVESTRE.

Eh bien, mon cher ami, topez là... c'est affaire conclue... A quand la noce?

PAUL.

Le plus tôt possible !

SYLVESTRE.

A la bonne heure... Moi, j'aime les choses qui marchent rondement.

Il va remettre sa chaise.

PAUL.

Et dire que j'avais peur de vous !

SYLVESTRE.

De moi ?...

PAUL.

On m'avait même assuré qu'un monsieur Témidart...

SYLVESTRE.

Paraissait fort assidu auprès de ma fille !... On me l'avait dit aussi... Mais... il faut croire que c'était tout simplement un jeune homme qui fait une grande consommation de paires de gants... (Riant.) Eh ! eh ! eh !

PAUL, riant sans comprendre.

Eh... eh... eh... (A part.) Il est gai, mon beau-père ; mais, je ne le crois pas très-fort. (Haut.) Maintenant, cher monsieur, je vous demanderai la permission de vous quitter un instant... j'ai laissé ma mère fort inquiète, et j'ai hâte d'aller la rassurer !

SYLVESTRE.

Je comprends cela !

PAUL.

Je passe dans l'appartement de ces dames pour aller en même temps leur faire part de mon bonheur !

SYLVESTRE.

Allez, mon gendre, allez. (Paul entre chez Isabelle.) Il paraît qu'ils se connaissent, ma fille aura là de bien belles relations !

## SCÈNE VII

SYLVESTRE, puis ADOLPHE.

SYLVESTRE, seul.

Ah çà ! et mon chapeau... C'est qu'ils n'ont plus l'air d'y pen-

ser du tout. (S'asseyent.) Mais quand le diable y serait, je n'en aurai pas le démenti!...

ADOLPHE, entrant fort agité. — Il a toujours l'almanach et le chapeau.

Enfin, je vous trouve!

SYLVESTRE, se levant.

Monsieur!... (A lui.) C'est sans doute le jeune homme qui doit me rendre mon chapeau!

ADOLPHE.

Monsieur, vous savez tout, sans doute?

SYLVESTRE.

Vous dites?...

ADOLPHE.

Ne m'interrompez pas! Figurez-vous qu'il y a une heure, moi, je ne me doutais de rien... (Se méprenant sur un geste de Sylvestre.) Oh! mais, de rien, je vous le jure, car sans cela!...

SYLVESTRE.

Sans cela?...

ADOLPHE, continuant.

Ne m'interrompez donc pas! Elle m'a bien dit qu'elle me l'avait écrit... Mais je n'ai rien reçu... J'arrivais donc tout tranquillement chez elle... Et qu'est-ce que j'apprends... Ah! grand Dieu! je n'y puis croire encore!... En présence de cette révélation, vous croyez que j'ai hésité... Non! monsieur... Je sais ce que l'honneur commande... Je n'ai fait qu'un saut jusque chez vous!... On m'a dit que vous étiez ici... Je n'en ai pas écouté davantage... et me voici!... Je n'ai pas perdu de temps, n'est-ce pas?...

SYLVESTRE, ahuri.

Non, mais...

ADOLPHE.

Que vous dirai-je? monsieur... Nous étions jeunes tous les deux... beaux tous les deux... Nous nous aimions... voilà notre excuse!...

SYLVESTRE.

Ah çà, monsieur!...

ADOLPHE.

Mais je suis prêt à tout réparer!... Monsieur, j'appartiens à une famille honorable

SYLVESTRE, impatienté.

Ah! je la connais celle-là!... Est-ce qu'il va aussi...

ADOLPHE.

Mon grand-père était...

SYLVESTRE, l'interrompant.

Officier de marine !

ADOLPHE.

Non, monsieur, pharmacien !... Mon père...

SYLVESTRE, se fâchant.

Eh ! sacrebleu, je n'ai pas besoin de savoir...

ADOLPHE.

Oui, je comprends, c'est avant que j'aurais dû vous dire ça !... maintenant, si même ça ne vous convenait pas, il serait trop tard, c'est vrai... Mais vous êtes bon... indulgent... (Il s'agenouille.) Ah ! monsieur, je l'aime tant !

SYLVESTRE, à part.

C'est un fou comme le domestique... Il paraît qu'on les collectionne ici... (Haut et le relevant.) Voyons, monsieur, calmez-vous ! ça vous prend-il souvent ces accès-là ?...

ADOLPHE.

Vous verrez comme nous vous cajolerons... Nous vous ferons une petite pension... Nous embellirons vos dernières années, et à vos derniers moments, tous, nous serons groupés autour de vous pour fermer vos paupières vénérées !

SYLVESTRE, furieux, le repoussant.

A mes derniers moments !...

ADOLPHE.

Ah ! monsieur, dites-moi que vous me pardonnez... ouvrez vos bras au plus coupable et au plus repentant des gendres !

SYLVESTRE.

Des gendres !

ADOLPHE.

Mais surtout ne grondez pas trop fort Amélie !

SYLVESTRE.

Gronder ma fille... de quoi ?...

ADOLPHE.

Mais de ce que... Ah çà, vous ne savez donc rien ?

SYLVESTRE.

Mais...

ADOLPHE.

Je croyais qu'on vous avait dit...

SYLVESTRE.

Quoi ?

ADOLPHE.

Tout !

SYLVESTRE.

Encore ! Ah çà, voyons, procédons par ordre, car, dans cette maison, je sens ma tête... Qui êtes-vous ?...

ADOLPHE.

Eh, parbleu, qui voulez-vous que je sois... Je suis Adolphe Témidart!

SYLVESTRE.

Ah ! très-bien !... Le jeune homme aux gants ! après ?

ADOLPHE.

Comment, après ?

SYLVESTRE.

Après... que demandez-vous ?...

ADOLPHE.

C'est trop fort ! Je demande la main d'Amélie !

SYLVESTRE.

Ah! vous demandez...

ADOLPHE.

Puisque je vous dis que je suis prêt à tout ré..

SYLVESTRE.

Si vous aviez commencé par là, au moins !

ADOLPHE.

Mais il me semble...

SYLVESTRE.

On se serait entendu tout de suite.

ADOLPHE.

Enfin !

SYLVESTRE.

Je vous aurais répondu que ça ne se pouvait pas !

ADOLPHE.

Vous dites ?...

SYLVESTRE.

Puisque je viens d'accorder sa main à monsieur Paul d'Hervey.

ADOLPHE.

Ce mariage... vous allez le défaire !

SYLVESTRE.

Jamais!

ADOLPHE.

Car c'est moi que votre fille aime!

SYLVESTRE.

Vous vous figurez ça?

ADOLPHE.

Mais il me semble que j'ai le droit de croire à son amour.

SYLVESTRE.

Allons donc! Elle a envoyé l'autre ici, me demander sa main... Elle l'adore!

ADOLPHE, furieux.

Ce n'est pas vrai!

SYLVESTRE, froissé.

Monsieur!

ADOLPHE, menaçant.

Ce n'est pas vrai, vous dis-je! Il a menti.

SYLVESTRE.

Monsieur, je vous jure...

ADOLPHE.

Alors, je le tuerai!

SYLVESTRE.

Tuer mon gendre, je vous le défends!

ADOLPHE, menaçant.

Vous me le défendez!...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, DUPRAILLON.

DUPRAILLON, à part.

Que vois-je! Adolphe avec monsieur Durand!

ADOLPHE, hors de lui, poursuivant Sylvestre.

Eh bien, vous aussi je vous tuerai!

DUPRAILLON.

Que dit-il?

SYLVESTRE.

Retenez-le... retenez-le....

DUPRAILLON, retenant Adolphe.

Adolphe!

ADOLPHE, voulant lui échapper.

Oui, je vous...

DUPRAILLON.

Veux-tu bien!...

SYLVESTRE, sortant, à Dupraillon.

Monsieur, quand on a des membres de sa famille dans cet état là, on les enferme!

Il sort.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, moins SYLVESTRE, plus ISABELLE et LUCIE.

DUPRAILLON, à lui.

Il voulait tuer Durand! Quelle amitié, quel dévouement!

ISABELLE, à son mari.

Qu'y a-t-il, que se passe-t-il?...

DUPRAILLON.

Oh, rien! un malentendu sans doute! (A Adolphe, qui est tombé assis à gauche.) Eh bien, qu'as-tu donc, mon ami... à quoi penses-tu?...

ADOLPHE, comme réveillé.

Je pense... que je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir éteint votre incendie!

DUPRAILLON.

Comment, un regret d'avoir éteint mon incendie!

ADOLPHE, se levant.

Au moins, j'aurais péri avant que les désillusions eussent pénétré dans mon cœur.

DUPRAILLON, étonné.

Que dis-tu?

ADOLPHE.

Mais je le quitte votre Paris qui ne renferme que des perfides... et je retourne dans mon honnête et modeste village!

DUPRAILLON.

Ah çà, voyons, Adolphe, que signifie?...

ADOLPHE, allant à Isabelle.

Adieu, madame! (Il l'embrasse.) Adieu, mademoiselle... (Même jeu.) Portez-vous bien! je n'oublierai jamais vos bontés... (A Dupraillon, qui le regarde étonné.) Et vous, monsieur. (Il l'embrasse.) Dites-lui que je lui pardonne... Dites-lui que je pars pour ne pas lui tuer son monsieur d'Hervey!

ISABELLE et LUCIE.

Monsieur d'Hervey!

ADOLPHE.

Car malgré ma résolution d'épargner celui qu'elle aime, je ne saurais répondre de moi si je le rencontrais!

DUPRAILLON, le secouant.

Mais tu es fou! qu'est-ce que tu me chantes de monsieur d'Hervey... Voyons, reprends tes esprits... tu sais bien que c'est toi qu'elle épouse!

ISABELLE et LUCIE.

Comment! que dit-il?

ADOLPHE.

Puisque c'est lui qu'elle préfère, puisque tout est convenu...

DUPRAILLON.

Convenu! Qui a pu te dire...

ISABELLE.

Mais vous-même, tout à l'heure, qui avez accordé...

DUPRAILLON, se fâchant.

Moi, j'ai accordé...

LUCIE.

Comment, papa, vous revenez sur votre parole maintenant!...

DUPRAILLON, furieux, les repoussant.

Ah! mais... à la fin... la patience m'abandonne. (A Adolphe.) Console-toi, mon ami! tu l'épouseras. (Appuyant.) C'est moi qui t'en réponds!...

LUCIE, se jetant dans les bras de sa mère.

Ah! maman!

ADOLPHE, faisant un pas vers sa chambre.

Hélas! vous n'avez rien à dire, vous!

DUPRAILLON.

Je n'ai rien à dire, moi!...

ADOLPHE, à la porte de sa chambre.

Vous n'êtes pas son père!...

Se précipitant.

DUPRAILLON.

Ah çà, tu vas m'expliquer!...

Il se butte contre la porte d'Adolphe, que celui-ci vient de fermer en rentrant dans sa chambre.

## SCÈNE X

DUPRAILLON, ISABELLE, LUCIE, BAPTISTE, puis PAUL.

BAPTISTE, accourant aux cent coups,

Monsieur! Monsieur!

DUPRAILLON.

Que veux-tu?

BAPTISTE, bas à Dupraillon, qu'il entraîne sur le devant à gauche et très-vite.

Une dame vient de venir. Elle insistait pour voir monsieur Adolphe, me racontant je ne sais quelle histoire à propos d'un malentendu de son père... Je lui ai dit qu'il était parti... C'est une infamie, s'est-elle écriée en pleurant, fuir au moment où je lui fais un pareil aveu!

DUPRAILLON, épouvanté.

Ah! mon Dieu! C'est elle! (A Baptiste.) Chut, pas un mot, j'y vais!

Baptiste sort.

PAUL, entrant vivement.

Ah! chère Lucie!

DUPRAILLON, s'arrêtant, à part.

Qu'est-ce encore, celui-là!...

LUCIE.

Hélas, monsieur Paul, mon père vous retire ma main...

PAUL.

Pour la donner à ce monsieur Adolphe?

Lucie fait signe que oui.

DUPRAILLON, à part, redescendant.

C'est monsieur d'Hervey!

PAUL.

Mais cela ne se passera pas ainsi!...

DUPRAILLON, s'avançant.

Permettez, monsieur...

PAUL, se retournant à peine.

Monsieur, je ne vous parle pas. (Continuant.) Car je ne sais pas jusqu'à quel point monsieur Dupraillon peut s'opposer à ce mariage!

DUPRAILLON.

Vous dites, monsieur...

PAUL.

Monsieur, je ne vous parle pas!

DUPRAILLON.

Vous êtes un insolent, monsieur!

PAUL.

Encore une fois, monsieur, je ne vous parle pas!

ISABELLE et LUCIE.

Ah, mon Dieu!

PAUL.

Après tout, il n'est que le second père de mademoiselle Lucie.

DUPRAILLON, ahuri.

Comment! lui aussi!

ISABELLE.

Que dit-il!

PAUL.

Puisqu'elle est la fille d'un de ses cousins!

ISABELLE.

Il devient fou!

DUPRAILLON, furibond.

D'un de mes...

## SCÈNE XI

LES MÊMES, ADOLPHE, sortant de sa chambre, puis BAPTISTE.

DUPRAILLON, en fureur.

Ah çà, monsieur d'Hervey!

ADOLPHE, laissant tomber ses valises.

Monsieur d'Hervey!

DUPRAILLON.

Ah! vous voulez épouser mademoiselle, et vous m'insultez!

ADOLPHE, s'élançant.

Il veut épouser mademoiselle Lucie!

PAUL.

Monsieur!...

ADOLPHE.

Quand il vient d'obtenir la main d'Amélie!

TOUS.

D'Amélie!

ADOLPHE.

De mademoiselle Sylvestre!

LUCIE.

Ah!

PAUL, furieux.

Mais, sacrebleu!

ADOLPHE.

Ne niez pas... Son père me l'a dit!

ISABELLE.

Est-il possible!

ADOLPHE.

Ah! vous voulez m'enlever celle que j'aime! Ah! vous voulez épouser mademoiselle Sylvestre!

BAPTISTE, rentrant.

Qu'entends-je?

DUPRAILLON.

Deux femmes!

BAPTISTE, avec éclat.

Non, monsieur, pas deux femmes, trois femmes!

TOUS.

Comment?

BAPTISTE.

C'est un Turc!!!

PAUL, s'élançant.

Misérable!

BAPTISTE, se sauvant derrière le bureau.

Ah! vous ne me ferez pas peur! Nierez-vous que vous épousez mademoiselle Durand?

LUCIE et ADOLPHE.

Mademoiselle Durand!

DUPRAILLON.

Trois femmes à la fois! ah! monsieur, c'est trop fort!

PAUL, tout à fait ahuri.

Ah çà, mesdames!

ISABELLE.

Sortez, monsieur!

PAUL.

Mais, madame, je vous jure... Voyons, ma chère Lucie...

LUCIE.

Je ne vous connais plus, monsieur.

BAPTISTE.

Nous ne vous connaissons plus!

PAUL.

Ah! c'est comme ça! Ah! vous me poussez à bout, eh bien .. (Désignant Adolphe.) Monsieur payera pour tout le monde!

ADOLPHE.

Enfin!

DUPRAILLON.

Que dit-il?

PAUL.

Vos armes, monsieur?

ADOLPHE.

J'allais vous demander les vôtres!

PAUL.

Le lieu?

ADOLPHE.

Où vous voudrez!

PAUL.

L'heure!

ADOLPHE.

A votre choix!

PAUL.

Vos témoins?

ADOLPHE.

Les vôtres... c'est-à-dire...

PAUL.

C'est bien, monsieur, nous nous reverrons!

ADOLPHE.

Quand il vous plaira!

PAUL, sur le point de partir, redescendant.

Ah! vous ne l'épouserez pas, je vous jure, car je vous tuerai!

Il sort.

DUPRAILLON, se précipitant vers Adolphe.

Me tuer mon Adolphe!

PAUL, rentrant.

Oui, je vous tuerai!

LUCIE, dans les bras de sa mère.

Ah! maman, j'en mourrai!

BAPTISTE.

Voilà une maison tranquille!

---

# ACTE TROISIÈME

Même décor.

## SCÈNE PREMIÈRE

ADOLPHE, BAPTISTE.

Adolphe est assis à gauche; Baptiste est debout de l'autre côté du bureau; ils ont chacun une épée à la main qu'ils frottent avec du papier d'émeri.

ADOLPHE.

Ainsi, Baptiste, tu as bien retenu mes instructions... S'il m'arrive malheur, tu partiras pour Blanc-Misseron, et tu remettras à ma vieille tante la lettre dont je t'ai chargé pour elle... C'est la seule parente qui me reste, mon ami... c'est elle qui m'a tenu lieu de famille!... Tu la verras... Elle n'est pas belle, loin de là, et elle te recevra sans doute très-mal, car elle a le plus vilain caractère... Mais c'est égal, dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle... ça lui fera toujours plaisir!...

BAPTISTE.

Bien, monsieur Adolphe. (A part, s'essuyant les yeux.) Pauvre garçon!

ADOLPHE.

Ah!... Tu iras voir aussi mon vieux professeur, monsieur Courtevue; c'est lui qui m'a appris tout ce que je sais... il ne m'a pas appris grand'chose, par exemple... mais, en revanche, il m'a

beaucoup battu!... Ça n'empêche!... Dis-lui aussi que ma dernière pensée a été pour lui... Il verra que je ne suis pas un ingrat!

BAPTISTE.

Bien, monsieur Adolphe!

ADOLPHE.

Enfin... passe deux ou trois jours à Blanc-Misseron, et dis à tous ceux qui te parleront de moi : (S'attendrissant.) Sa dernière pensée a été pour vous!... Comme ça, il n'y aura pas de jaloux.

BAPTISTE, pleurant.

Voyons, monsieur Adolphe, ne dites pas des choses comme ça, ou je vais recommencer à pleurer!

ADOLPHE, se levant.

Recommencer!... Tu as donc déjà pleuré?

BAPTISTE.

Je crois bien... Quand le marchand m'a montré ces deux épées, je n'ai pu m'empêcher de penser que l'une d'elles était destinée à vous traverser, et alors, vous comprenez...

ADOLPHE, frissonnant.

Eh bien, merci!...

BAPTISTE.

Ah! il ne faut pas m'en vouloir, monsieur Adolphe; c'est un pressentiment... ça ne trompe jamais, mais ça ne se commande pas!

ADOLPHE.

Très-bien... Mais, une autre fois... je te dispense...

BAPTISTE.

Même que le marchand a lâchement abusé de ce que les larmes m'aveuglaient pour me fourrer ces deux vieilles épées!

ADOLPHE.

Si vieilles en effet que je renonce à les dérouiller... et que je vais en acheter d'autres. Si les témoins de mon adversaire viennent, prie-les d'attendre, je reviens à l'instant!...

BAPTISTE.

Soyez tranquille, monsieur.

ADOLPHE, sur le point de sortir.

Monsieur Dupraillon n'est pas encore rentré?...

BAPTISTE.

Non, monsieur...

ADOLPHE.

Il y met le temps pour me chercher des témoins.

BAPTISTE.

Justement, le voici...

## SCÈNE II

LES MÊMES, DUPRAILLON, entrant par l'escalier de service. Il a des lunettes bleues, le chapeau sur les yeux et paraît absorbé.

DUPRAILLON, à lui.

Un cousin!... Quel pourrait bien être ce cousin?

BAPTISTE.

Tiens! Monsieur qui a des lunettes bleues!...

DUPRAILLON, les ôtant vivement, à part.

Oh! (Haut.) Mon Dieu, j'avais un peu mal aux yeux, et .. (A part.) Plus souvent que je m'exposerais à être reconnu par les deux vampires qui me poursuivent!

ADOLPHE.

Eh bien... Les témoins?...

DUPRAILLON.

Impossible d'en trouver!

ADOLPHE.

Qu'allons-nous faire alors?...

DUPRAILLON.

S'il le faut absolument, moi, je te servirai de premier.

ADOLPHE.

Mais le second... Je ne connais personne à Paris!

BAPTISTE.

Monsieur pourra toujours disposer de moi, si au dernier moment...

ADOLPHE.

Nous verrons cela... Baptiste... nous verrons cela... (A Dupraillon.) En attendant, je vais chercher des épées... (Il remonte.) Tiens, où est donc mon chapeau?... (A lui.) Ma foi, je n'en ai que pour cinq minutes, je prends celui de Durand.

Il sort.

## SCÈNE III

DUPRAILLON, BAPTISTE, puis SYLVESTRE.

DUPRAILLON, à lui.

Un cousin! (Assis.) Oh!... ce n'est pas que je croie un mot à de pareilles absurdités... Dieu merci! ma femme est au-dessus de tout soupçon... Mais, enfin, il est bizarre qu'Adolphe et ce monsieur aient prétendu tous les deux que je n'étais pas le père...

BAPTISTE, à part.

Qu'est-ce qu'il se raconte là tout seul?...

DUPRAILLON.

Avec ça, je n'ose interroger Adolphe, j'aurais l'air de croire...

SYLVESTRE, entrant aux cent coups.

Où est-il? où est-il?

BAPTISTE.

Monsieur Durand!...

DUPRAILLON, se levant effrayé.

Lui!... encore lui!...

SYLVESTRE.

Ah! monsieur... dites-moi où il est!

DUPRAILLON, à lui.

Sapristi! son chapeau qu'il n'a pas encore! (Haut.) Mais il doit être ici, monsieur... et je vous demande mille pardons de n'avoir pas encore... (Bas à Baptiste.) Où est donc le chapeau de monsieur Durand?...

BAPTISTE.

Je vais le chercher, monsieur

Il entre dans la chambre d'Adolphe.

SYLVESTRE, à lui-même.

Pauvre Adolphe! moi qui l'ai envoyé promené si durement... mais ce n'était pas ma faute... (A Dupraillon.) Vous comprenez, n'est-ce pas? L'autre vient me dire qu'il a le consentement d'Amélie... alors!...

DUPRAILLON, à part.

Qu'est-ce qu'il raconte?...

SYLVESTRE.

Aussi, vous comprenez mon impatience de le retrouver!

DUPRAILLON, à part.

Comment peut-on tenir tant à un vieux chapeau... (Haut.) Du reste, monsieur, il serait depuis longtemps chez vous, si vous ne m'aviez donné une fausse adresse!

SYLVESTRE.

Une fausse adresse!

DUPRAILLON.

Certainement, puisque je suis allé moi-même, rue Pigalle, sept...

SYLVESTRE.

C'est un peu fort!

BAPTISTE, rentrant.

Monsieur, je ne le trouve pas!

SYLVESTRE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ma fille va dire, elle qui m'a défendu de rentrer sans lui!

DUPRAILLON, à part.

Il paraît qu'ils y tiennent tous, dans la famille. (Haut, à Baptiste.) Cherchez autre part... (Baptiste sort par la droite.) Je suis vraiment désolé... mais je n'y comprends rien! Je l'ai vu rapporter tout à l'heure!

SYLVESTRE.

Rapporter! Lui serait-il arrivé un accident?...

DUPRAILLON.

Non, non! J'avais, du reste, recommandé qu'on en eût bien soin!

SYLVESTRE.

Ah!... je vous remercie!...

DUPRAILLON.

Il n'y a pas de quoi. Ce n'est pas qu'il vaille grand' chose par lui-même...

SYLVESTRE.

Comment?...

DUPRAILLON.

Mais je comprends qu'on se sépare difficilement d'un vieux serviteur!...

SYLVESTRE.

Il a été votre domestique?

DUPRAILLON.

Mon domestique?... Qui, mon domestique?

SYLVESTRE.

Adolphe Témidart.

DUPRAILLON.

Qui est-ce qui parle d'Adolphe?

SYLVESTRE.

Mais, moi, et depuis un quart d'heure!

DUPRAILLON.

Ah! pardon, je croyais que c'était de votre chapeau!

SYLVESTRE.

Il s'agit bien de mon chapeau! C'est Adolphe que je cherche!...

DUPRAILLON.

Ah!...

SYLVESTRE, bas.

Ma fille m'a tout avoué, et vous concevez que...

DUPRAILLON.

Votre fille!...

SYLVESTRE.

Oui!... il paraît que... (Il lui parle bas.) Mais, à propos, il disait tout à l'heure n'avoir pas reçu les lettres!

DUPRAILLON, inquiet.

Les lettres?...

SYLVESTRE.

Le commissionnaire prétend cependant les avoir remises à un domestique!

DUPRAILLON, avec effroi, à part.

Sa fille, un commissionnaire, des lettres... Ah! mon Dieu! serait-il le père d'Amanda? Il ne manquerait plus que ça!

BAPTISTE, rentrant.

Monsieur, je ne le trouve nulle part!

SYLVESTRE.

Ah! voilà précisément... Dites donc, mon ami .. (Baptiste regarde Dupraillon qui fait des signes désespérés.) Vous ne m'écoutez pas!

BAPTISTE.

Pardon, mais c'est monsieur qui me fait des signes.

DUPRAILLON.

Moi, des signes? Quelle p'ai anterie! (A part.) Animal!

SYLVESTRE, continuant.

N'est-ce pas à vous qu'un commissionnaire barbu a remis, ce matin, deux lettres pour M. Témidart... Ces lettres venaient d'une jeune fille!

DUPRAILLON, à part.

Plus de doute, c'est le père d'Amanda!

BAPTISTE.

Si, monsieur... (A Dupraillon qui continue ses gestes.) Que voulez-vous donc, monsieur?

DUPRAILLON, à part.

Si je pouvais l'étrangler!

SYLVESTRE.

Qu'en avez-vous fait?...

BAPTISTE.

Je les ai remises à monsieur!

DUPRAILLON.

A moi? (Bas, à Baptiste.) Je t'empoisonnerai; va-t'en!

BAPTISTE.

Ah! mais, il devient enragé!

Il sort.

SYLVESTRE.

Et vous les avez ouvertes?

DUPRAILLON, embarrassé.

Mon Dieu! je...

SYLVESTRE.

Après tout, il n'y a pas grand mal, puisqu'une réparation va bientôt...

DUPRAILLON.

Ah! une... (A part.) S'il se doutait que c'est moi... un homme marié!... Je dois être cadavéreux!

SYLVESTRE.

Vous comprenez qu'après ce qui s'est passé, il faut un mariage, n'est-ce pas?

DUPRAILLON, balbutiant.

Oh!... oui, oui... un bon mariage! (A part.) Ah! ce monstre voudra boire mon sang quand il saura... Mon Dieu! voilà où j'en suis: la bigamie ou la mort!

## SCÈNE IV

SYLVESTRE, ADOLPHE, DUPRAILLON.

ADOLPHE, entrant.

Me voici !...

SYLVESTRE.

Enfin !

DUPRAILLON, à part.

Miséricorde ! quel grabuge va se être !

SYLVESTRE.

Dans mes bras, mon gendre !

ADOLPHE.

Votre gendre ?...

Il se jette dans les bras que lui ouvre Sylvestre

DUPRAILLON, à part.

Comment... ils s'embrassent !...

SYLVESTRE.

Eh ! oui... c'était un malentendu, sans doute ; ma fille ne connaît pas monsieur d'Hervey !

ADOLPHE.

Bah !...

SYLVESTRE.

Elle m'a tout avoué... c'est vous qu'elle aime !

ADOLPHE.

Ah !... J'en étais sûr...

DUPRAILLON, à part.

Comment, Adolphe connaissait aussi Amanda !...

SYLVESTRE.

Et vous l'épouserez !...

ADOLPHE.

Quel bonheur !

DUPRAILLON, à part.

L'épouser !... lui !... Oh ! c'est impossible !...

SYLVESTRE.

Mais, partons vite, mon ami, car la pauvre fille nous attend avec une impatience !...

ADOLPHE.

Partons !

DUPRAILLON.

Ah ! je ne puis le laisser... (L'arrêtant.) Adolphe !

ADOLPHE.

Plaît-il?

DUPRAILLON, bas.

Mon ami ce mariage est impossible !

ADOLPHE.

Vous dites?

SYLVESTRE.

Quel bavard !

DUPRAILLON.

Tu ne peux épouser cette personne, c'est avec elle que j'ai soupé cette nuit.

ADOLPHE, sautant sur Dupraillon, qu'il jette sur la causeuse.

Vous mentez !

SYLVESTRE.

Eh bien, que lui prend-il?...

DUPRAILLON.

Lâche-moi donc !

ADOLPHE.

Vous mentez, vous dis-je !

SYLVESTRE, voulant dégager Dupraillon.

Adolphe !

DUPRAILLON.

Ah ! je mens !... Heureusement, j'ai des preuves !

ADOLPHE.

Des preuves !

DUPRAILLON.

Tiens... lis...

Il donne les lettres.

ADOLPHE.

Mais ce sont les lettres d'Amélie !

DUPRAILLON.

Comment d'Amélie ?...

ADOLPHE.

Eh ! sans doute... de ma bien-aimée... Mais comment se fait-il?

DUPRAILLON.

C'était pour toi, cette lettre-là !... signée A...

ADOLPHE.

Parbleu ! A.... Amélie, la fille de monsieur.

SYLVESTRE.

Ce sont les lettres dont je vous parlais tout à l'heure !...

DUPRAILLON.

Mais alors... Amanda ne m'a pas écrit... Amanda n'est pas venue...

ADOLPHE.

Qu'est-ce qu'il raconte?...

DUPRAILLON.

Fallait-il que je fusse... assez bête pour avoir été supposer...

## SCÈNE V

LES MÊMES, BAPTISTE, PAUL.

BAPTISTE.

Monsieur Adolphe, c'est monsieur Paul d'Hervey qui demande à vous parler!

ADOLPHE.

Ah! sapristi, j'avais oublié le duel!

SYLVESTRE.

Un duel?

DUPRAILLON.

Ne craignez rien, nous arrangerons cette affaire!...

ADOLPHE.

Qu'il entre!

BAPTISTE.

Entrez, monsieur.

Il sort.

PAUL, entrant.

Pardon, je vous croyais seul!...

ADOLPHE.

Ces messieurs ne sont pas de trop.

PAUL.

Je n'ai, du reste, que deux mots à vous dire!...

ADOLPHE.

Parlez, monsieur...

PAUL.

Monsieur... j'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'était passé ce matin... et tout cela m'a paru tellement incompréhensible qu'avant de vous envoyer mes témoins, j'ai cru devoir réclamer de vous quelques éclaircissements.

ADOLPHE.

Rien n'est cependant plus simple monsieur, nous aimons tous les deux la même personne, et vous vous croyiez... ou vous prétendiez payé de retour, tandis que c'est moi qui...

PAUL.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien des trois demandes en mariage que l'on m'attribue...

SYLVESTRE.

Trois demandes?...

PAUL, s'avançant vers Sylvestre.

Ah! monsieur Dupraillon, je vous prie de croire...

DUPRAILLON.

Vous voulez dire monsieur Durand!

ADOLPHE

Comment Durand?.. monsieur Sylvestre!...

PAUL ET DUPRAILLON.

Sylvestre!...

PAUL.

Vous n'êtes pas M. Dupraillon!

DUPRAILLON.

Pardon!... C'est moi qui suis Dupraillon!... (A Sylvestre.) Vous n'êtes pas monsieur Durand?

ADOLPHE.

Ah çà, mais c'est une maison d'aliénés!

SYLVESTRE.

Moi... Dupraillon... Durand!

PAUL.

Mais alors... ah! je comprends tout!

DUPRAILLON.

Vous êtes bien heureux, vous! moi, je ne comprends rien!

Paul et Adolphe remontent en causant.

BAPTISTE, entrant, à part.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe ici?...

DUPRAILLON, redescendant avec le chapeau qu'Adolphe a déposé sur la cheminée.

Puisque vous n'êtes pas monsieur Durand...

BAPTISTE, à part.

Comment, ce n'est pas monsieur Durand?...

DUPRAILLON.

Ce n'est donc pas à vous ce chapeau ?...

SYLVESTRE.

A moi ? Non ! ce n'est pas à moi !

DUPRAILLON.

Alors ce n'est donc pas à vous que j'ai... (Il fait un geste.) cette nuit...

SYLVESTRE.

Moi ! mais pas le moins du monde !

DUPRAILLON.

Ah ! ce n'est pas vous... (Menaçant.) Et je vous ai fait des excuses !...

SYLVESTRE.

C'était donc pour ça !

DUPRAILLON.

Vous aviez cependant mon chapeau ?

SYLVESTRE.

Et je l'ai encore... Le voici !...

Dupraillon le prend et s'éloigne.

PAUL, à Sylvestre.

Monsieur, je vous ai adressé ce matin une demande qui ne vous était pas destinée...

SYLVESTRE, voyant le chapeau que Paul tient à la main.

Mais... le voilà mon chapeau !

PAUL.

Comment, c'est votre chapeau, ça...

SYLVESTRE.

Je crois bien, je cours après depuis ce matin !

PAUL.

Alors, c'est vous qui m'avez donné une taloche cette nuit....

SYLVESTRE.

Donné... une taloche, moi !...

ADOLPHE.

Ah bah !

DUPRAILLON, à part.

C'était donc la nuit aux talochers !...

PAUL.

Je passais sur le boulevard avec quelques amis auxquels j'avais donné mon souper d'adieu à la vie de garçon .. lorsque monsieur m'a décoiffé...

ADOLPHE.

Ah ! beau-père... à votre âge !...

SYLVESTRE.

Mais je vous jure...

BAPTISTE, à part.

Ah! je crois tout comprendre! (Haut, apportant le chapeau que Duraillon avait présenté à Sylvestre.) Pardon, monsieur, ce chapeau n'est-il pas à vous?

PAUL.

Si vraiment... ah çà, comment se fait-il?...

BAPTISTE, à part.

Allons, il n'y a pas d'autre moyen pour assurer le mariage de mademoiselle. (Haut.) Ce n'est pas monsieur Sylvestre qui vous a décoiffé!

SYLVESTRE.

Parbleu!

BAPTISTE.

C'est mon maître!

TOUS.

Ah bah!

DUPRAILLON.

Moi!

BAPTISTE, bas.

Il aime mademoiselle Lucie, donnez-la-lui; comme ça il ne vous demandera pas raison de votre insulte!

DUPRAILLON, à part.

Ma foi, puisqu'Adolphe en aime une autre... Baptiste a raison.

PAUL, s'avançant avec une nuance de menace.

Comment, monsieur, c'était vous!...

DUPRAILLON.

Il paraît, monsieur d'Hervey. . mais nous ne nous couperons pas le cou pour cela... car un gendre pourrait difficilement se battre avec son beau-père!...

PAUL.

Ah! monsieur, que de remercîments!

DUPRAILLON.

Franchement, je vous devais bien cela!

Il remonte avec Paul.

BAPTISTE, à part.

Est-on heureux d'avoir un domestique comme moi!

SYLVESTRE, à Adolphe.

Et la pauvre Mélie qui attend toujours...

ADOLPHE.

A partir de demain, je ne la quitte plus jamais!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ISABELLE, LUCIE.

LUCIE.

Je t'assure que M. Paul est ici!

DUPRAILLON.

Ma bonne amie... tout s'est expliqué... Monsieur d'Hervey est un brave garçon ; il m'a demandé la main de Lucie, et je la lui accorde !

LUCIE.

Que je suis heureuse !

PAUL.

Chère Lucie !

ISABELLE.

A la bonne heure et je vous pardonne pour cela... bien des choses dont je préfère ne pas avoir l'explication... Mais que signifient ces trois demandes en mariage ?

DUPRAILLON.

Oh ça... c'était la faute de Baptiste.

BAPTISTE.

De moi !

DUPRAILLON fait un signe à Baptiste, puis amène Paul et Sylvestre sur le devant de la scène et dit à Sylvestre :

Ah çà, comment aviez-vous donc mon chapeau, vous ?...

SYLVESTRE.

En sortant de chez Clerbois, vous aviez pris le mien... alors naturellement !...

DUPRAILLON.

Ah ! c'était donc ça. (A Paul.) Et vous, mon gendre, comment se fait-il que le nom de Durand...

PAUL.

C'est celui de mon chapelier !

DUPRAILLON.

Bah !

ADOLPHE.

Eh bien, voilà trois chapeaux qui m'ont fait faire bien du chemin !

BAPTISTE.

Maintenant, j'espère que la maison va redevenir tranquille !

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

2851

PQ
2275
H22T7
1887

Hennequin, Alfred
Les trois chapeaux

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY